Préface

Il y a 50 ans de cela les petits villages creusois noyés dans le bocage vert du pays marchois vivaient paisiblement avec leurs petits commerçants et très loin de l'agitation des grandes villes.

Mes parents et grand parent vivaient ensemble.

Mon grand-père était sabotier et mon père maréchal Ferrand tandis que ma mère et grand-mère tenaient une boutique de chaussures.

J'ai passé ma jeunesse dans cet univers ou j'étais, je peux dire, noyé par l'amour et l'affection de tous.

Je passais mes journées tantôt dans les copeaux que mon grand-père rassemblait sous établi tandis que lui creusait le bois, le rabotait, clouait, coupait le cuir et moi je restais là à admirer ce que l'on pouvait faire naitre à partir d'un simple morceau de bois.

Ou si non je restais volontiers en compagnie de mon père à la forge.

Là c'était tout autre chose, la fumée du foyer, les étincelles du fer rougi à blanc quand mon père frappait sur l'enclume avec un gros marteau.

Les clients qui amenaient leurs animaux à ferrer.

Mais la forge avait un gros inconvénient aux yeux de ma mère, c'était souvent l'état dans lequel je me trouvais ce qui valait de prendre rapidement la direction de la salle de bains sans oublier de mettre au linge sale mes vêtements.

Quant au magasin de chaussures c'était des boites parfaitement alignées sur des rayonnages et cela du sol au plafond.

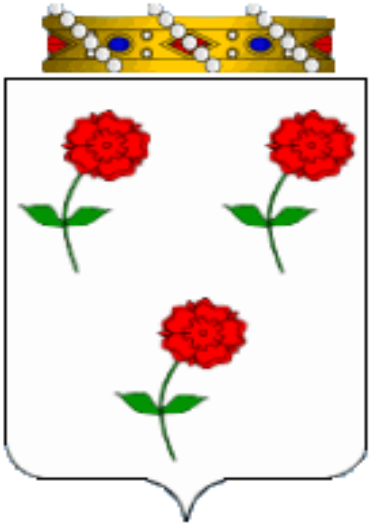
Mais pour offrir un plus grand choix à la clientèle, malgré la grandeur du magasin, tout en longueur, il y avait deux réserves identiques ou étaient entreposées des centaines de paires de chaussures.

A l'approche de l'adolescence cet univers familial m'étranglait un peu. Les « copains et les copines » étaient de plus en plus souvent mes complices de jeux.

C'est à partir de là que va commencer mon récit

CHAPITRE I

GOUZON



Aujourd'hui si je prends la plume ce n'est pas pour mes talents d'écrivain, mais c'est le désir de partager avec vous lecteurs les meilleurs moments passés avec les « copains » des années soixante.

Pour situer l'action je précise que les noms de lieux et des personnes sont réels et les faits sont vécus.

Nous sommes donc dans un bourg du nord est du département de la Creuse et au centre d'une des rare plaine de ce département et qui s'appelle Gouzon

Cette bourgade est au carrefour de deux grandes routes, l'une qui ne se nommait pas encore RCEA et traversait le bourg d'est en ouest et la seconde nord sud reliant Boussac à Aubusson.

A l'époque où se passe l'histoire de ce livre la circulation routière n'était pas aussi intense qu'aujourd'hui mais amenait une certaine activité au pays.

D'une part les touristes un peu à l'écart des deux grandes routes, pouvaient se détendre ou se restaurer à l'ombre des majestueux tilleuls du champ foire.

Ils avaient la possibilité de se désaltérer à la buvette tenue par Madame Luzier.

Les premiers routiers faisaient volontiers une halte sur la place du lion d'or pour se reposer et aussi pour reprendre des forces dans l'excellent restaurant routier qui porte le même nom que la place.

Certes l'hiver les riverains devaient supporter les nuisances de ces derniers qui après avoir pris quelques heures de repos bien mérités faisaient tourner les moteurs de leurs camions pour faire « chauffer ».

Ces poids lourds n'avaient rien de commun avec ceux que d'aujourd'hui, pas de direction assistée ni de boite de vitesse synchronisée.

Il fallait des « gros bras « pour conduire ces monstres de la route

Si non Gouzon était un bourg tranquille vivant au rythme des saisons et des évènements

Nos plus jeunes années nous avaient vus tous regroupés à l'école primaire de la commune.

Cette école située sur le bord de la nationale était imposante pour nous les petits.

Un grand bâtiment tout en longueur avec de grandes ouvertures orientées plein sud.

De chaque côté se trouvaient droite et imposante telle des sentinelles les deux maisons qui étaient les appartements de fonction des instituteurs

Au centre la mairie séparait la cour des filles et des garçons. Au fond de ces deux les préaux étaient là pour accueillir tout le petit monde en récréation, les jours pluvieux.

Sous le préau de la cour de garçons, la corde lisse était pour certains l'enjeu de toutes les peines, même pour décoller de quelques centimètres des fesses trop lourdes à moins que les bras ne soient pas assez forts pour se hisser vers le sommet, bien sûr sous les rires et moqueries des petits camarades.

Je profite de ce paragraphe pour avoir une pensée émue pour nos instituteurs qui nous ont permis par leur éducation de devenir ce que nous sommes.

Les devises c'étaient le respect, la politesse, et la volonté de faire apprendre même si quelque fois c'était au détriment de notre cuir chevelu ou de nos oreilles mais dans tous les cas les résultats étaient là à quelque exception prés

Pour clore ce chapitre permettez-moi de citer quelques noms qui ne diront peut- être rien à certains mais qui je pense rappelleront tant de souvenirs aux personnes de ma génération.

Le premier que (je citerai) est Georges Delmas directeur de l'école de garçons, dis le père « Jojo » colérique, impétueux quelquefois violent mais respecté de tous.

Le second qui me viens à l'esprit c'est Jean Fougère et son épouse qui firent toute leur carrière dans cette école.

L un enseignait au cour élémentaire et s'occupait aussi de l'éducation sportive Et fut un des piliers du club local de football l ASG.

Quant à son épouse, je crois native de Gouzon avait la lourde charge de l'école maternelle.

C'est elle qui m à appris les premiers maniements de l'alphabet et qui devait se gendarmer auprès de certains ou certaines contre l'emploi du patois au détriment du Français

Elle termina sa carrière comme directrice de l'école de filles.

Mon souvenir de cette personne était sa patience et sa gentillesse

Un instituteur qui marqua ma vie d'élève était Monsieur Charenson qui instruisait les élèves du cour préparatoire

Quelque fois il enfermait une copine « Simone » qui était de petite taille dans le placard de la classe.

Madame Gaumet qui dirigeait le CM1

Et trouva la mort, avec son mari, dans un tragique accident de la route.

Mademoiselle Boudard qui je reconnais fut ma bête noire tant j'avais été assailli par ses moqueries et sarcasmes mais beaucoup d'années ont passés et ont effacés toutes les rancunes vis-à-vis de cette femme qui œuvrait pour faire de nous des adultes qui ont le sens des valeurs mais qui manquait de pédagogie

.

Après ce petit intermède qui me tenait à cœur la cité de Gouzon comme je l'ai déjà écrit, était aussi un axe routier ou beaucoup de passage d'affaires et de tourisme se croisaient et souvent s'arrêtait à l'hôtel restaurant Beaune de

réputation Nationale et je dirais même international par son classement au « Michelin ».

Cet établissement était situé juste en face de chez moi et étant le seul enfant du quartier, c'était ma seconde maison ou je dégustais glace à la vanille et choux au chocolat.

Monsieur Henri Beaune dont j'ai un vague souvenir de ses moustaches blanches et sa canne avec laquelle il me menaçait, du fait qu'il mourut au début des années 50.

La relève fût assurée avec succès par Madame Marie Beaune qui très « vieille France » savait chouchouter sa clientèle, faisant le tour des tables à chaque service pour s'assurer du bien-être de ses hôtes.

Pour moi, c'était aussi la personne qui me prenait dans son bureau afin de me faire la morale car plus jeune j'étais assez turbulent et je l'entends encore aujourd'hui

« N'entends-tu pas la petite voix qui te viens de l'intérieur et qui te dis que ce n'est pas bien… »

Et moi un peu vexé je reconnaissais mes fautes et promettais de ne plus recommencer. C'était presque le confessionnal avec l'absolution.

Pour la cuisine le chef était Monsieur Sourdille que tout le monde par déférence appelait Monsieur Robert.

Il régnait en maitre sur son piano ou mijotaient, ris de veau à la crème, truites meunières, et d'autres spécialités qui avaient fait la réputation du restaurant.

Il n'était pas seul derrière les fourneaux au moins deux aides et un apprenti et tout le monde devait suivre à la lettre les ordres du chef.

Il y avait Serge dit Tazou ,le préféré de Madame Beaune car chaque jour c'est lui qui assurait le menu personnel commandé le matin même.

Il y eu « Jojo fleur bleu » Jacky Dodu de son vraie nom (cela tombe bien pour un cuisinier) et qui quelques années plus tard se fit un nom dans les étapes gastronomiques de la Creuse avec son restaurant à Chénérailles.

L'épouse de Monsieur Sourdille qui faisait office de directrice.

Elle s'occupait d'une main ferme, du personnel de salle comme des femmes de chambre :

Tout devait être impeccable et je vous assure que tout était parfais depuis des barres chromées du bar jusqu'aux dessus d'armoire ou chaque grain de poussière était traqué.

Ce qui m'a le plus étonné chez cette femme, surtout quand j'étais très jeune, c'est la couleur de ses cheveux. Ils étaient bleus et je l'ai toujours connue ainsi.

Le dimanche après-midi quatre anciens combattants 14/18 se retrouvaient au bar, pour leur traditionnelle partie de Belote.

L’un d’entre eux était mon grand-père imposant par sa taille et sa grosse moustache il marchait péniblement avec une canne, suite à une blessure de guerre.

Son coéquipier n’était autre que le jardinier qui entretenait le jardin de l’hôtel Beaune, le père Lemoine.

Comme adversaire ils avaient d’un côté Barbarie qui répondait aussi au surnom de Barbe à poux ce qui ne le vexait nullement.

Le dernier joueur était le père Bodeau qui avait tenu une épicerie sur la place de l’église.

Quand je remémore cette tablée je pense au film de Gilles Grangier « les vieux de la vieille » sorti je crois en 1960 on l’on voyait Jean Gabin, Pierre Fresnay et Noel Noel qui voulaient révolutionner le monde dans un petit village du Bourbonnais, région voisine de la nôtre.

Nos quatre joueurs de belote étaient un peu comme ces trois personnages, je précise la boisson en moins.

Les discussions n’avaient rien à envier aux dialogues de Gilles Grangier.

Tantôt tous copains tantôt c’était des querelles verbales vite apaisées par un petit verre.

Le bourg de Gouzon avait ses commerçants avant que les supermarchés n’aient envahis notre campagne et réduit presque à néant les petits commerces ou l’on trouvait de la chaleur humaine et de la solidarité surtout pour ceux qui n’avait pas les moyens de payer les produits de première nécessité ou des besoins vestimentaires pour un enfant à la rentrée des classes.

Comme j’ai évoqué dans la préface, mes grands parent vendaient des chaussures et je revois ma grand qui malgré ses airs durs sortait son grand cahier sur lequel elle notait le nom et la somme due en reportant l’échéance aux dates souhaitées.

On pouvait faire les courses dans plusieurs épiceries, Celle qui était la plus proche de chez moi était typique.

C’était chez « la Maria » caverne aux mille merveilles.

Tout d’abord pour vous faire découvrir cette boutique il vous faut imaginer : l’épicerie était la pièce unique de la maison.

Cette pièce était d’un côté le commerce avec tous ces produits, alignés sur des étagères fixées le long du mur et sur son comptoir.

C’est là que trônait un moulin à café

Avec sa grande roue qu'il fallait actionnée pour récolter la précieuse poudre dans ce que tout le monde ici appelle ici les pochons et qui sont de simples poches en papier.

De l'autre côte la partie « privé » si l'on peut dire.

La table, occupait l'espace devant la cuisinière à bois, et servait souvent à offrir le café aux clientes qui au fil du temps étaient devenues des amies.

C'était aussi la tribune des cancans, nul besoin de radio France ou de la « Montagne » pour connaître les nouvelles il suffisait d'écouter les conversations pour être au courant de la vie plus ou moins véridique du petit bourg.

Quand on entrait la première chose qui enivrait c'était ce mélange des senteurs de tout ce qui était entreposés sur le comptoir et dans les rayonnages mais aussi dans les sacs de jute alignés le long du comptoir mais aussi l'odeur de la soupe de légumes qui mijotait ou celle du café fraichement « passé » dans la cafetière emmaillée avec son bec en col de cygne qui restait au chaud sur un coin de la grosse cuisinière en fonte

Apres l'odeur, c'était les yeux qui étaient remplis par les couleurs des épices et des bonbons soigneusement conservés dans de énormes bocaux de verre.

Mais cette épicerie campagnarde était innovante pour l'époque car « la Maria » confortablement installée dans son fauteuil au coin du feu vous disais « sers toi petit et amène-moi ton panier en prenant un bonbon au passage » chose pour laquelle je ne me faisais pas prier.

C'était cela le premier libre-service du bourg.

Bien sûr il avait d'autres épiceries plus moderne, mieux rangées mais aucune n'avait le charme de cette boutique d'un autre temps.

Il y avait une autre Maria, dans le bourg, qui jouât un rôle prépondérant dans nos activités estivales, en faisant venir son petit-fils, plutôt en accueillant ce dernier qui désirait fortement venir en vacances chez elle comme on le verra un peu plus loin dans cet ouvrage.

Cette brave Maria tenait une buvette, indiquée une pancarte en bois fixée au-dessus de la porte, et servait aussi des repas, en période scolaire, aux écoliers qui n'avaient que la rue à traverser pour déguster de bons petits plats mijotés avec amour.

Ces enfants étaient peu nombreux, à peine une dizaine, vu la grandeur de la pièce, ou deux grandes tables avec leurs bancs, servait de réfectoire et de bar.

En plus de ces deux figures marquantes il y avait trois boulangeries dont une « chez Néné » dont le fournil se trouvait au fond d'une impasse tout près de l'église et la boutique donnait sur la place principale.

Devant le fournil, dont la porte était presque toujours ouverte, s'entassaient les fagots et le bois qui servaient à alimenter le four.

Quand on regardait « Néné » et ses mitrons on se serait cru dans une fourmilière enveloppé d'une brume farineuse ou dans un désordre organisé tout le monde s'activait à sa tache l un prenait des panières en osier, ou la pâte avait levée, et façonnait les pains, les tourtes, les baguettes.

Un second les disposait ces futurs pains sur des clayettes avant de les mettre sur une pelle en bois muni d'un long manche afin de pouvoir déposer ces boules de pate d'un coup sec au fond du four

Quand la porte de fonte se soulevait on aurait dit la gueule d'un dragon prêt à cracher des gerbes de flammes mais très vite la peur s apaisait grâce à la douce odeur du pain cuisant dans le rougeoiement des briques.

Le patron, près du pétrin surveillait le travail de la pâte, car lui seul connaissait le savant dosage, de farine, de levure, d'eau et bien sûr de sel qui donne un gout propre à chaque boulanger.

Enfin l'apprenti, se brulait les mains en rangeant le pain sortis du four, dans de grandes panières en osier pour les emporter à la boutique ou la patronne derrière son comptoir en marbre servait les clients.

J'avais le privilège de pouvoir pénétrer dans le fournil ou l'on me réservait les gâteaux qui ne pouvaient pas être commercialisés.

Une spécialité qui me rappelle ce bon temps était les croquets.

Une sorte de palet très fin et croustillant hérissé de noisettes entières dorées à souhait. Le défaut de ce gâteau, pour l'artisan, était sa fragilité.

Ce qu'il fait que beaucoup de petits morceaux restés sur la plaque de cuisson faisaient mon régal sous l'œil amusé de Néné.

Sur un côté du four il y avait une rangée de bols de café qui se tenaient là pour être à bonne température pour celui qui voulait régénérer ses forces.

Juste à côté de ces bols un récipient un plus grand était rempli d'eaux et servait à l'apprenti pour se rafraichir les mains

Les deux autres boulangeries étaient tenues par Maxime, qui nous rendait bien service en nous emmenant au bal avec sa fille, avant de se coucher, et revenait nous chercher, après sa première fournée.

Il n'était pas rare qu'une fois revenu au fournil il nous offrait des croissants tout chaud.

Le troisième était Jules qui était en même temps le père d'un de mes copains, Bernard, qui n'avait pas toujours la facilité de s'échapper le jeudi pour jouer avec nous car son père lui apprenait le métier en lui faisant faire de délicieuses brioches.

Cet apprentissage précoce porta ses fruits, car Bernard prit la succession de ses parents.

Sur la place principale qui devint notre lieu de ralliement comme vous le découvrirez dans le récit se trouvait l'économat c'était aussi une épicerie, plus moderne que chez la « Maria » mais qui avait un autre avantage.

C'était aussi l'agence de renseignement, comme chez la « Maria » mais avec une population plus jeune.

Tout ce qui se passait dans le bourg les faits divers et ses cancans tout était à l'ordre du jour plus ou moins véridique ou déformé par les divers protagonistes.

C'était la gazette Gouzonnaise

Les bouchers charcutiers avaient eux aussi pignon sur rue.

La plus ancienne était tenue de père en fils avec un nom prédestiné « Bondieu »et avait gardé les recettes traditionnelles du terroir pour S'adapter à la gourmandise des clients.

Faisant parti des habitués j'avais quelque fois la chance de rejoindre le grand père bien qu'étant à la retraite veillait dans le laboratoire au respect scrupuleux des secrets de fabrication qui lui avaient été transmise par son propre père.

Là aussi je ne peux vous décrire dans ces lignes les parfums qui montaient de la chaudière ou cuisait le boudin ou les jambons ainsi que des fours ou pâtés et terrines étaient en train de dorer.

Dans la boutique toutes ces terrines alignées sur comptoir ivoire, tandis que les jambons, saucissons pendus aux crochets étaient présentées dans un décor que l'on pourrait appeler un peu baroque.

Deux grands miroirs occupaient tout un pan de mur et le marbre blanc avec quelques frises de couleur, régnait en maitre du sol au plafond.

Seules les deux portes en chêne, de la chambre froide, tranchaient dans cet univers immaculé.

Cette blancheur contrastait avec le barnum en toile rouge et blanche que la patronne installait sur la place de l'église, le mardi, jour de marché, ou toute une foule se pressait autour des étalages de primeurs, de poissonnier, sans oublier le bazar de « Popol » où se côtoyaient jouets, ustensiles de cuisine, et même bijoux de fantaisie pour les coquettes.

Ce jour-là les fermiers des alentours venaient faire leurs emplettes et vendre leurs productions c'est ainsi que l'on se retrouvait dans véritable ferme en plein centre bourg. Toute la bassecour était rassemblée, les poules étaient entassées dans de grande cage à barreaux et s égosillaient par crainte de l'avenir.

Les lapins comme les cochons étaient enfermés dans des parcs en bois et c'est dans ce brouhaha que les acheteurs marchandaient dur.

Ces discussions souvent très animées donnaient soif aux protagonistes et c'est ainsi qu'à mesure que la matinée avançait, les bistrots se remplissaient.

Chez Gaston, chez Nénette, chez Robert qui devait s'occuper de son bar mais aussi de son commerce de graines et d'engrais. Il y avait aussi le café du champ foire qui devait gérer la bascule ou était pesés les animaux destinés à l'abattoir.

Chaque petite table étaient entourées d'hommes parlant fort et souvent en patois ou l'on refaisait le monde, la politique, les curés, les intempéries qui nuisaient aux récoltes et tout cela dans un mélange de fumée de cigarette et senteurs parfois un peu forte de la campagne.

Quelque fois les avis contradictoires faisaient monter le ton et c'était les querelles de comptoir qui s'arrangeait devant une nouvelle chopine.

Parmi ces bistrots il y en avait un qui se distinguait des autres par sa double affluence.

A droite en entrant se trouvait la partie bar ou de petites tables alignées le long du mur servait de refuge aux buveurs de « chopines »

Tandis qu'à gauche vous trouviez le salon, si on peut dire, de coiffure et de barbier, juste sépare des buveurs par une cloison en bois, qui n'allait pas jusqu'au plafond,

D'un côté Gaston aidé par ses fils maniait ciseaux, peignes et coupe choux suivant la demande de la clientèle confortablement installé dans deux énormes fauteuils recouverts de cuir rouge que l'on aurait crus sorti directement d'un cabinet de dentiste.

Tandis que » l'Alexandrine » essayait d'étancher la soif des clients attablés dans l'autre partie de l'établissement.

Il n'était pas rare que ces derniers fraichement coiffés et rasés aillent de l'autre côté de la cloison, afin de trinquer avec leur coiffeur qui ne refusait pas cette petite pause.

Les jours de marché ce n'était pas vraiment le jour pour nous les jeunes, d'avoir envie de se faire couper les cheveux car dans cet espace réduit le flot incessant des clients vous emmenait dans la direction qu'il prenait mais qui n'était pas forcément celui que vous désiriez

A midi, lorsque l'angélus sonnait à l'église Saint-Martin chacun savait qu'il était l'heure de regagner son gite.

Pour certains le retour était difficile car l'alcool aidant, le chemin n'était pas tout droit sans oublier les réprimandes de l'épouse restée à la ferme pour s'occuper du bétail pendant que Môssieur se saoule avec ses copains…

Les Gouzonnaises n'étaient pas oubliées avec un salon de coiffure, tenu par Noël, c'était un tout autre style.

Situé sur la route du stade et entouré d'un jardin parfaitement entretenu par les parents de ce dernier, ce salon avait l'air d'une bonbonnière tellement le décor pastel rimait avec le confort et modernité de l'intérieur.

Ce qui n'était pas à négliger c'était aussi la prévenance et la gentillesse que Noël mettait en œuvre auprès sa nombreuse clientèle.

Il est vrai que les dames de Gouzon et parfois de localités éloignées venaient pour la qualité du travail que je nommerai artistique et soignée.

11

Les autres jours de la semaine la localité était plus calme les artisans vaquaient à leurs occupations.

Derrière l'église près de la boulangerie il y avait l'atelier du « p'tit Louis » le bourrelier.

Ses outils, tranchoirs, gouges, poinçons parfaitement affutés étaient accrochés au-dessus du plan de travail et brillaient grâce à la patine du temps.

Le P'tit Louis comme tout le monde le surnommait sifflait ou chantait, tout le temps, les airs à la mode pendant que d'un geste précis il coupait, il perçait, il cousait et réparait les dégâts dû à l'usure des harnais et colliers qui servaient à atteler les chevaux.

Une fois terminé et graissé tout ce matériel de trait était accroché au mur et attendait que les propriétaires viennent le récupérer.

Il y avait dans cet atelier une senteur particulière.

L'odeur du cuir mélangé à celle de la graisse et avec un soupçon de parfum animal dû à la sueur des chevaux ou bœufs qui avaient imprégné ces harnachements.

Dans un coin de l'atelier, il y avait aussi une caisse remplie de laine destinée à la confection de matelas dont l'étoffe grise et blanche était la même pour tous.

P'tit Louis avait un collègue, Camille, qui avait sa boutique place de la liberté en face d'un tilleul qui donnait son nom à cet endroit, étant l'arbre de la liberté.

Autant l'un était petit et chétif d'où venait le nom de P'tit Louis autant l'autre était « une armoire à glace mais doté d'une gentillesse à toute épreuve, sauf pour un seul chose, lui présenter des idées politiques contraires aux siennes.

Dans cette situation Camille devenait intraitable.

Pendant que le bourrelier soignait le cuir plusieurs maréchaux Ferrants Jeannot, le père Jubby et mon père avaient leurs forges ouvertes tôt le matin et tard le soir.

Comme je viens de l'écrire mon père Armand, tenait sa forge au coin du champ de foire.

Toujours coiffé de son béret et vêtu de sa salopette bleue mais aussi la taille entourée de sa ceinture de flanelle.

Il ne faut pas oublier dans cette description son mégot, souvent éteint au coin à la bouche.

Il était impressionnant avec son tablier de cuir lorsqu'il forgeait sur son enclume en faisant jaillir des étincelles en tapant avec son gros marteau sur le métal incandescent on aurait dit Vulcain dans son antre.

Les murs étaient noircis par la fumée du foyer que le gros soufflet en cuir attisait quand on tirait sur une chaine muni d'une poignée.

Quand on actionnait ce mécanisme, de puissant jets d'air activaient le feu afin d'amener le métal à bonne température pour qu'il soit malléable par la main de l'homme.

Au fond de la forge face au mur se trouvait « le travail ».

Pour les citadins ce n'est pas un engin de torture se sont deux bas flanc servant à immobiliser les animaux, bœufs ou chevaux, afin de leur poser des fers, pour protéger leurs sabots.

Sur le côté et à l'arrière de ces deux bas flancs se trouvaient des emplacements pour soulever et immobiliser la patte de l'animal afin que le maréchal puisse travailler sans danger.

La première opération était d'enlever le « fer » usé.

Muni d'une grosse tenaille mon père coupait les clous plantés dans la corne du sabot et arrachait le fer.

Ensuite un outil que l'on appelait le couteau sur lequel on frappait avec un petit marteau permettait d'enlever la corne morte pour que le nouveau fer a une assise solide et que le sabot soit propre et sain.

Pendant ce temps les fers chauffaient dans le foyer avant de les ajuster au plus juste sur le sabot.

Ce fer chauffé à blanc après avoir été forgé et mis en forme était appliqué sur le sabot afin de faire une empreinte.

Cette opération dégageait une fumée odorante qui attirait les chiens du quartier friands de la corne tombée à terre.

Enfin le fer était refroidi dans un bac d'eau pendant que mon père rectifiait la taille du sabot

La forge était le lieu où se croisaient les « paysans » qui se saluaient cordialement à grand renfort de tape sur l'épaule et bien sûr en patois et ses effusions se terminaient au bistrot du champ de foire à boire leurs chopines

Par contre quelques fois les gens se croisaient en s'ignorant ou en se toisant.

Ils étaient froissés depuis des lustres pour des querelles de voisinages dont certains ne se souvenaient même plus de l'origine.

Mais personne ne voulait faire le premier pas par peur de perdre la face alors la brouille se transmettait de génération en génération.

Il y avait aussi les romanichelles qu'aujourd'hui on appelle les gens du voyage.

Ils portaient pour la plupart un nom rempli de poésie, les « Lafleur ».

Il faut bien dire à l'époque que je vous décris les « nomades » n'avaient pas les caravanes luxueuses que nous leurs connaissons mais de simples roulotes peintes de couleurs vives et tractés par des chevaux.

Ils établissaient souvent leur campement au champ de foire ou au cheval blanc le long de la rivière ce pour faire tremper les bottes d'osier qui était leur matière première pour confectionner les paniers et autres vanneries qu'ils vendaient en faisant du porte à porte.

Ces derniers, n'ayant pas beaucoup d'argent, rémunéraient souvent mon père, avec un de leurs paniers pour le remplacement d'un fer pour l'un de leur cheval.

J'étais heureux quand l'un deux qui répondait au prénom Alfred avait l'excellente idée de venir à la forge le jeudi, jour de repos des écoliers dans ces années-là.

Pendant que mon père s'occupait du cheval souvent lorsque la météo le permettait ainsi que la période d'ouverture, mais pour lui, c'était facultatif, il m'emmenait sur les bords de la Voueize toute proche.

Et c'est le long de ce cour d'eau qu'Alfred m'enseignait ses techniques de pêche pas toujours très légales mais tellement efficaces.

Il faut reconnaître qu'à cette époque les gens du voyage passaient pour une population mystérieuse et redoutée.

Beaucoup d'enfants les craignaient et fuyaient devant eux contrairement à moi qui avait appris à les connaître je dirais même à les reconnaître car ils savaient observer et vivre avec le temps.

C'était une sorte de mode hippies avec un mélange d'écologie**!**

Mon père avait comme voisin et complice (pour aller prendre un verre) le père Pouradier qui était menuisier charron.

Son domaine était le royaume des copeaux et de la sciure avec le mélange des essences forestières entreposées dans le séchoir situé près de l'atelier.

La proximité des deux ateliers étaye une aubaine pour ces deux artisans lorsqu' il faillait que le charron confectionne des roues en bois pour une charrette ou un tombereau.

Il faillait que le forgeron encercle d'une barre d'acier cette roue afin qu'elle résiste aux chocs des chemins pierreux et à l'usure du temps.

Pas de robot, pas d'informatique, c'était
L'amour du travail bien fait et précis.

Si vous avez l'occasion regardez la précision que le charron mettait pour encastrer les rayons dans le moyeu central mais aussi dans la couronne de fer qui encercle à la roue.

Pour l'entourage en acier de la roue c'était le grand jour car il ne fallait pas moins de cinq à six hommes « solides » pour cette difficile et délicate opération.

Les collègues comme « Cam » et « Bob » pour le charron et « Jeannot » pour mon père étaient les bienvenues

Quelques années plus tard j'étais heureux de jouer à « l'homme » avec eux même si quelque fois la tâche était dur à assumer on serrait les dents et on passait l'obstacle.

Tout le monde savait ce que voulait dire entraide, aujourd'hui tu as besoin de moi, demain ce sera mon tour et la vie allait comme cela.

Le cercle de fer réalisé au millimètre près et dont les deux extrémités ont été soudés comme par alchimie avec des carrés de tablette de chocolat comme l'appelait mon père, faisait qu'il n'y avait aucune trace ni boursouflure a l l'endroit du jointement.

C’était un procédé curieux, lorsque les deux extrémités chauffées à la bonne température, on mettait sur celle du bas les fameux carrés de chocolat puis on faisait chevaucher les deux bouts de la

Barre. A ce moment-là on martelait le fer rouge. Comme par miracle on aurait dit que les deux extrémités se fondaient l’une dans l’autre

Ce cercle était déposé dans un brasier à l’aide des grandes « pincettes » du forgeron.

On attendait que le fer soit bien rouge pour le saisir et le déposer sur le bois tout neuf.

Rapidement, Armand muni de deux marteaux, dont l’un était biseauté, ajustait ce cercle sur la roue qui prenait feu. Il ne fallait pas perdre de temps et dès que tout était en place les aides arrosaient copieusement le chantier afin que le cerclage se rétracte et enserre la roue de façon définitive.

C’était beau de voir se marier à la fois le travail de précision et le travail de force sur le fond du feu et de la matière.

Les artisans aimaient le travail bien fait et surtout en étaient tellement fiers qui leurs arrivaient de graver dans le bois et dans le fer, leurs initiales pour que des yeux avertis repère le bon ouvrier qui avait réalisé ce travail.

Bien sûr dans le bourg d’autres commerçants exerçaient leurs activités « chez Tatave » tabacs, journaux, jouets mais aussi taxi. Il y avait Félix qui faisait aussi taxi et transport en commun avec un car « chausson » et plus tard c’est lui qui assurait le ramassage scolaire pour nous convoyer au collège à Parsac.

Ce dernier avait un 1000kg Renault qui nous servit bien des fois pour aller au bal à Chénérailles commune distante d’une dizaine de kilomètres de nos foyers.

Sur cet épisode il faut que je vous décrive ces transports qui aujourd’hui verraient le retrait de permis de conduire immédiat.

Ce véhicule était agencé de deux banquettes face à face sur toute la longueur du véhicule ce qui faisait une quinzaine de places.

Seulement nous étions presque toujours le double à vouloir aller danser

Pas question pour Félix de faire deux allers retour. La solution fut très simple deux rangs de garçons assis sur les banquettes et deux rangées de filles assises sur les genoux de ces messieurs.

Bien sûr pendant ce transport, ne sachant pas trop quoi faire de nos mains (rire) il y avait parfois des bruits bizarres ou quelques fois le bruit d’une gifle quand les menottes s’égaraient.

Mais quelle ambiance dans ce petit car, surtout au retour car notre chauffeur ne voulant pas user inutilement de l’essence s’installait au « bon

coin » le bar voisin de salle de bal et nous donnait rendez-vous à 2h du matin pour le rapatriement sur Gouzon.

Le malheur c'est que notre Félix très connu et apprécié dans ce bar ou il nous attendait il retrouvait bon nombre de connaissances qui lui valaient de trinquer un peu plus que la prudence l'aurait permis.

Malgré tout il nous a toujours ramené à bon port même si quelque fois les virages du lieu-dit les « Dauvières » furent pris sur les chapeaux de roues.

Ce genre de conduite provoquait que certaines filles toujours assises sur les genoux des garçons et qui étaient moins enlacées que d'autres se retrouvaient sur le rang d'en face avec les plaintes et les protestations des victimes du dérapage.

16

Je me suis souvent demandé si Félix ne le faisait pas volontairement quand il repérait dans son rétro des couples un peu trop amoureux à son goût mais cela n'est que mon analyse.

N'ayant aucun rapport, et pour continuer la visite de notre petit bourg des années « 60 » j'aimerai vous décrire le bureau de tabacs qui était en face de lieu de ralliement, le Sully

D'un côté la mercerie avec les pelotes de laine soigneusement rangées dans de grands tiroirs vernis séparé par une cloison ou était soigneusement aligné les paquets de cigarettes.

Cette boutique était tenue par la Marie Louise, comme on dit chez nous.

Son mari faisait le négoce des grains et engrais et assurait l'exploitation de pompe à essence qui était un véritable monument avec ses deux récipients en verre ou l'on voyait monter le carburant quand on actionnait, à la main, un levier disposé sur le côté de la pompe qui sera le lieu de nos futurs « exploits » comptés dans ce livre.

Mais Marie Louise était notre « notre Mère fouettard » pour nous les jeunes pas question d'acheter P4 (pour ceux qui ne connaissent pas c'était des paquets de 4 cigarettes qui ne coutaient que 20 centimes de franc sa fait rêver quand voit le prix aujourd'hui) ou tout autre cigarettes pour fumer, en cachette, dans les tribunes du stade des « Chaussades ».

Mais aussi sans parler encore de flirt prendre une fille par la main dans la rue était inconvenable pour dire plus dans son analyse.

Je ne vous rapporterai les qualificatifs dont le « couple était habillé ».

Vous verrez plus loin que nos « vengeances » étaient calculées à souhait afin de chatouiller les points sensibles de la buraliste
Qui n'a jamais pu nous prendre en faute malgré les énormes soupçons qui planaient sur la bande qui se réunissait comme par hasard, à l'ombre d'un tilleul qui trônait, de l'autre côté de la route mais juste en face de sa boutique.

Un second bureau de tabac journaux et jouets en tous genres se situait à l'autre bout de la place.

Le propriétaire aidé de son épouse gérait ce commerce mais il faisait aussi office de taxi.

Monter avec Tatave était quelque fois périlleux vu qu'il aimait bien fréquenter les bars ou plutôt les bistrots près de chez lui.

Ce bureau de tabac avait comme voisin t aussi « 'l'économat » magasin très moderne pour l'époque mais qui était la plaque tournante des rumeurs et cancans du village.

En face le pharmacien, du père « la pipe » de son nom Debelut, maire de Gouzon avec son vocabulaire où fleurissaient souvent des « Bondieu de Bondieu les gars » et Monsieur Georges Petit considéré comme le notable.

Je profite de ce passage pour vous narrer une histoire le concernant.

Notre brave pharmacien habitait en face de l'école et d'un charron qui aimait bien faire des plaisanteries chaque fois que l'occasion se présentait.

Ce matin-là, comme à son habitude, l'homme à la pipe partait de chez lui pour se rendre à son officine chargée de dossiers et bien sur la pipe à la bouche.

En refermant son portail, la pipe fut heurtée et le drame, la pipe était cassée. Bien sur la situation fut le prétexte d'une volée de jurons digne du capitaine Haddock.

Son voisin le charron qui comme souvent était sur le pas de la porte de son atelier et avait assisté à la scène.

« Alors père Debelut tu as cassé ta pipe «

« He oui Bondieu de Bondieu la journée commence bien mal »

Pendant que le pharmacien furieux partait à son travail le charron avec déjà une idée derrière la tête ramassait les morceaux de la pipe.

Je désire vous préciser que nous étions un mardi, jour de marché. Cela à toute son importance pour la suite de l'histoire. En effet, à cette époque le marché qui s'installait autour de l'église attirait beaucoup de monde y compris des villages voisins.

C'est bien avec cette idée que notre charron le Père Chabridon quêtait depuis son atelier, le passage d'une des braves paysannes.

Il n'eut pas à attendre très longtemps pour voir et entendre, le vélo grinçait de partout par manque de graissage, la mère Pigeon qui une avait une manière bien à elle pour pédaler deux coups en avant un en arrière.

Le charron fit signe à l'intrépide cycliste de s'arrêter.

« Bonjour mère Pison (c'était sa prononciation) j'ai une triste nouvelle a t annoncer ; Debelut a cassé sa pipe » Après avoir été sidérer de l'annonce notre mère Pigeon se rendit sur le marché ou elle diffusa la nouvelle à tous ceux qui voulaient l'entendre.

Ce qui fait vers la fin de matinée la rumeur arriva jusqu' au pharmacien qui entra dans une colère folle mais compris très vite qui était à l'origine du canular.

Ne voulant pas rester le « le dindon » de la farce il se rendit chez le charron pour régler ses comptes.

Après avoir été invectivé le père Chabridon commençât à s'expliquer :

« Dit donc Debelut je n'ai raconté que la vérité » et en sortant de sa poche les morceaux de pipe « regarde tu as bien cassé ta pipe ce matin. » c'était aussi cela la vie dans ce bourg à cette époque.

Un second pharmacien Monsieur Georges Petit avait son officine au coin de ma rue était d'un tout autre genre. Il était considéré comme un notable. Il participait aux corrections du certificat d'étude qui se déroulait chaque année au cour complémentaire de Parsac

Il ne faut pas oublier son préparateur Monsieur Edouard, vieux garçon un peu « précieux » mais très serviable.

Ce dernier avait une 2 cv, il nous emmenait quelques fois au cinéma à Boussac ou à Montluçon.

Nous ne risquions pas d'avoir une amende pour excès de vitesse, rendez-vous compte pour se rendre à Montluçon distant de 34 kilomètres de Gouzon, il nous fallait une heure.

Le copilote Jacky assis à l'avant essayait d'appuyer sur le pied du chauffeur.

Rien n'y faisait Monsieur Edouard maintenait sa vitesse de croisière.

Il ne faut surtout pas oublier, pour avoir une vision complète de ce bourg creusois de vous décrire la quincaillerie « d'Yvonne ».

Moi qui a connu l'Océanie je comparerai cette boutique au bazar chinois que l'on rencontrait dans ces contrées.

Quand vous entriez dans le magasin un désordre organisé vous accueillait du sol au plafond ;

Les casseroles et autres ustensiles de cuisine pendaient tandis qu'une allée étroite, tracée au milieu des cuisinières sur lesquels étaient empilés toutes sortes de produits d'entretien, couronnes mortuaires, article de pêche, vous menait à la

caisse, elle aussi noyée de marchandises, allant de vis en tout genre en passant les boulons mais aussi les produits insecticides et encore bien autre choses.

Derrière cet amas trônait « Yvonne » confortablement calée sur des gros coussins dans son fauteuil en osier.

Elle ne se levait jamais ou très rarement pour servir ses clients.

Les habitués, connaissant la maison se servaient directement, quand ils trouvaient ce qu'ils recherchaient, et allaient se présenter à la caisse.

Si la marchandise n'était pas un produit de consommation courante « Yvonne » vous demandait de repasser payer car il fallait qu'elle recherche la facture, quand elle la retrouvait.

Avec les années de recul je pense qu'Yvonne ne connaissait pas sa fortune vu le stock énorme entassé dans le magasin mais aussi dans tout le reste de la maison y compris dans les chambres comme on pouvait l' apercevoir quand les fenêtres du premier étage étaient ouvertes.

Le dessus des armoires étaient remplis de carton, d'objets divers et même des couronnes mortuaires qui n'avaient pas trouvé place dans la boutique.

Pratiquement voisin de chez Yvonne il y avait un magasin de vêtements on ne disait pas encore confection.

Il était tenu par un ami d'enfance de ma mère, Jean Giraud et son épouse.

Si je parle de ce magasin c'est à cause de deux choses.

La première est un agréable souvenir d'enfance, en effet Jean Giraud avait une fille Dominique qui était un plus jeune que moi.

Nous aimions jouer, avec les premières voitures téléguidées, sur le trottoir devant son magasin.

Les années ont passées et j'avais perdue de vue cette amie d'enfance mais le progrès aidant c'est grâce aux réseaux sociaux un jour je retrouvais Dominique qui habite dans l'Ain, très loin de sa Creuse mais avec toujours de solides racines pour son pays natal.

La seconde raison est que le mardi comme je vous l'ai déjà indiqué, jour de marche le propriétaire, louait ou prêtait une petite pièce avec une entée indépendante sur la gauche du magasin, à Madame Desvilles, libraire à Jarnages.

C'était mon plus grand plaisir à midi à la sortie de l'école d'aller feuilleter les livres grâce auxquels je voyageais à travers les continents.

Une semaine c'était les montagnes de la lune, une autre c'était le désert vivant, les Incas et bien d'autres découvertes qui me ravissaient

Un peu plus loin sur une petite place que l'on appelait place du lion d'or ou chez Jean Marie, un camion plateforme Citroën datant d'une autre époque, avec ses gros phares ronds de chaque côté du capot allongé comme le nez d'un crocodile, stationnait devant le chai de « Fred » son vrai nom Alfred Alasaintjean le marchand de vin.

Il faut savoir qu'à cette époque ce n'était pas le coca, ou les alcools forts qui régnaient dans nos campagnes, mais c'était le « gros rouge » qui soit disant donnait un coup de fouet pour les travaux de forces.

Alors « Fred » toujours vêtu de sa salopette bordeaux, protégée par son tablier en cuir, rinçait les fûts en y introduisant des chaines qui raclaient le dépôt qui aurait pu gâter le vin.

Dans le chai il faisait toujours frais mais c'était ce mélange d'une odeur aigre douce, de vin et de moisissure déposée sur les énormes foudres et sur les murs qui vous donnait la sensation d'ivresse.

Je parlais de la place que l'on nommait chez Jean Marie ou Riri.

Cela venait d'une grande maison bourgeoise qui occupait une grande partie de la longueur de cette place et dont le propriétaire portait ce prénom.

Si je parle de Riri c'est que dans ma mémoire je me souviens d'un homme affable toujours prêt à plaisanter ou adresser un mot gentil au le passant ou le voisin qu'il rencontrait.

Jean Marie donnait à l'occasion une autre image de lui. Dans les années que je vous décris les Gouzonnais organisaient une fête réputée dans toute la région.

Cette manifestation n'attirait pas moins de 10000 personnes pour admirer une dizaine de magnifiques chars fleuris qui avaient été confectionnés uniquement par des bénévoles.

On ne connaissait pas les bandas mais des groupes que l'on nommait fanfares ou plus pompeusement harmonie donnaient l'aubade aux spectateurs entassés tout le long du parcours.

Riri participait activement ces à cavalcades

Il apportait sa touche humoristique une année travestie en bonne fermière creusoise qui venait avec son mari faire les courses avec une vieille voiture, une autre fois en Bécassine avec son complice Georges Bourdet au volant d'une voiture 1900, un vrai bijou.

Une autre année c'était une DS Citroën avec des roues excentrées qui secouait les occupants.

Et oui c'était l'homme qui aimait vivre et faire rire.

De cette place « du lion d'or » une petite rue partait avec une légère descente que l'on connaissait sous le nom de la rue basse.

Nous aurions pu la baptisé rue Pascal. En effet il y eu pendant un temps jusqu'à cinq familles portant le même nom.

Deux frères et leur père qui avait comme sobriquet le « père pinceau »et comme vous devinez certainement tous les trois étaient peintre en bâtiment.

Le quatrième je ne l'ai connu que sous

Le nom de « Pélo » je pense que son vrai nom devait être sans doute Pierre mais cela je ne peux vous l'assurer.

La raison est simple je fréquentais très peu sa boutique car c'était le concurrent de ma grand-mère qui vendait comme elle des chaussures.

De la part de mon aïeul il existait une jalousie maladive qui allait jusqu'à m interdire de revenir du collège avec Françoise la fille de Pélo qui pourtant était très avenante.

Par contre mon père bravait l'interdit de sa belle-mère, et même il n'était pas rare, quand il revenait du bois râteau avec sa cueillette de champignons il s'arrêtait montrer sa cueillette et quelque fois il partageait avec Pélo.

Il faut savoir qu'ils avaient une passion commune le foot à travers l'ASG

Pélo avait un avantage sur ma grand-mère c'est qu'il était cordonnier et je dois reconnaitre que les quelques fois que j'ai accompagné un copain dans cette boutique je fus toujours bien accueilli.

Avec le recul je me souviens d'un homme bon et généreux et surtout très dévoué, à voir le temps qu'il consacrait au club de foot.

Tous les dimanches quand il y avait un match au stade des Chaussades on le voyait aussi bien à la billetterie qu'à la buvette ou comme arbitre de touche.

C'était l'homme à tout faire.

Quand j'évoque l'Association Sportive Gouzonnaise, les bleus et blancs je ne peux passer sous silence l'esprit qui régnait parmi certains « phénomènes » de mon âge qui devaient se prendre pour des « vedettes » et faisaient du chantage à l'entraîneur pour m'empêcher de participer aux rencontres

J'ai pu remarquer que ces mêmes personnes n'ont pas changés et restent aussi bêtes et méchantes que pendant ces années l'a.

Mais ma première satisfaction était de pratiquer mon sport préféré, le foot, en scolaire sans que personne n'ait à redire devant l'instituteur qui nous manageait.

La seconde beaucoup plus actuelle, est de l'autosatisfaction en comparant tout se j'ai découvert à travers le monde, ainsi que ma réussite professionnelle et amoureuse contrairement à mes détracteurs qui pendant longtemps ont profités pour ne pas dire abusés de mes largesses et de mes invitations.

Si certains se reconnaissent ils savoir que cette description n'est pas fortuite mais bien réelle.

Surtout comme le dit le proverbe local :

« On voit la paille dans l'œil de son voisin et non la poutre que l'on a dans le sien »

A MEDITER MESSIEURS

Un peu plus loin dans la rue basse un autre Pascal régnait sur d'énormes tas de charbon stockés dans sa cour.

C'était le royaume du crassier noir, la terre et les murs étaient noirs et quand il pleuvait un jus noir coulait jusque sur la rue.

Il mettait ce charbon dans de grands sacs de jute qu'il chargeait sur une charrette tirée par un mulet et livrait ses clients avec cet attelage.

Je ne peux pas terminer ce tour d'horizon sans vous parler d'un homme qui par son charisme et sa foi a marqué de sa présence cette petite cité.

Cet homme n'est autre que le curé de la paroisse l'Abbé Ardant.

Issu d'une famille noble de Haute Vienne il en imposait par sa prestance et sa tenue

Nous lui avions donne un surnom « Ahu » je ne peux pas vous dire l'origine de cela en tout cas c'était Don Camillo avant l'heure.

Toujours vêtu de sa soutane noire ? chaussé de gros godillots et coiffé de son calot à pompon, il traversait la place, qui séparait le presbytère de l'église en de grandes enjambées pour se rendre au lieu de culte ou il nous enseignait, le jeudi, le catéchisme.

Gare aux garnements dissipés ou tout simplement dans la lune, ils finissaient à genou sur le granit de l'allée centrale et attention si un petit malin glissait son livre de « caté » sous ses genoux afin d'alléger la souffrance !

Mes parents étant voisin de l'église il fut facile à ce brave abbé de me prendre comme enfant de chœur et c'est ainsi pour la messe dominicale ou quelque fois le jeudi matin pour des enterrements ou messes anniversaires je me retrouvais à genoux au pied de l'autel à servir l'office ou à porter la croix devant les cortèges funèbres.

Le dimanche s'ajoutait deux lecteurs qui depuis la sacristie lisaient les psaumes sélectionnés par le curé.

Ces deux copains étaient André et Jean Loup c'était avec eux que l'on « goûtait » le vin de messe précieusement stocké dans une « dame-jeanne »

Comme l'on dit souvent la gourmandise est péché qui est toujours puni et ce fut vrai car un jour ayant peut-être abusé de ce bon vin je m'étalais de tout le long de ma personne en montant les marches de l'autel avec le gros missel dans les bras. Bien sur cet incident provoqua l'hilarité des fidèles mais ceci ne fut pas au goût du curé.

Afin de m'excuser à la fin de l'office je prétextais de m'être pris les pieds dans ma soutane rouge qui était un peu longue pour moi.

Franchement je ne sais pas si le maitre de cérémonie pu croire ma version.

L'histoire ne s'arrête pas là car pendant que j'amusais toute l'assistance avec ma chute, mes deux complices s'aperçurent que le niveau de la « dame-jeanne » avait un peu trop baissé.

Afin de tromper la vigilance du curé qui avait toujours un œil sur son précieux breuvage, ils prirent l'initiative de remonter le niveau avec de l'eau.

Ce ne fut pas simple m expliquaient mes copains, heureusement la chance était avec eux.

Le cantonnier « Félix » arrosait les fleurs plantées dans un bac de pierre situé sous une des fenêtres de la sacristie. Après une courte discussion à voix basse, bien sûr, Félix comprit vite la situation et glissa un tuyau de caoutchouc à travers les grilles de la fenêtre remettant ainsi à niveau le précieux liquide.

La morale de l'histoire est que jamais nous eûmes un retour de quelque ordre que ce soit de la part de l'ecclésiastique mais par contre la bonbonne disparut de la sacristie et l'on voyait le curé arriver à chaque office avec une petite fiole qu'il amenait du presbytère.

Nous ne pouvions plus boire le vin du curé.

21

En restant dans le même domaine Gouzon avait la chance d'avoir trois religieuses infirmières qui habitaient dans une petite maison à l'angle de la place du lion d'or et de la rue qui mène au champ de foire.

Elles avaient agréablement rénové et décoré ce petit logement.

Les visiteurs, pouvaient découvrir une petite cour très fleurie qui séparant le logement d'une chapelle ou elles faisaient leurs dévotions.

Cette dernière servait aussi, au mois de mai, aux messes du mois de Marie ou toutes les dévotes du bourg se retrouvaient pour prier.

C'était sans compter sur nous la bande de garnements que nous étions à l'époque.

Comme vous le savez certainement nous parlons souvent de grenouille de bénitier pour les femmes qui fréquentent assidument les offices religieux.

Nous avons voulu joindre l'acte à la parole.

Comme je l'ai déjà dit au début de cet ouvrage, autour de Gouzon il y avait des carrières de sable mais une fois l'extraction terminé ces excavations devenaient de véritables étangs ou pullulaient les batraciens.

Armés de canne à pêche dont, l'hameçon était orné d'un beau chiffon rouge nous étions étonnés de remplir notre seau avec une telle rapidité.

Comme vous l'avez certainement compris notre pêche n'était pas destinée à la dégustation des délicieuses cuisses de grenouilles mais à être délicatement déversée dans le bénitier et devenir ainsi des grenouilles de bénitier.

Nous n n'avons pas assisté à l'office mais étant postés près de la chapelle, les cris et les exclamations nous firent imaginer l'ambiance qui régnait à l'intérieur.

Les commères ne furent pas avares de leurs commentaires : » vous vous rendez compte ILS ont osé … ! » d'autres plus virulentes préconisaient punitions et châtiments.

Pour nous le but était atteint la majorité du bourg s'était bien amusé, y compris les religieuses, de la plaisanterie imaginée par des petits farceurs.

22

Il y avait une gendarmerie et une section de sapeur-pompier bénévole.

Ce qui pouvait passer pour un paradoxe car à cette époque le chef-lieu de canton était la ville rivale de toujours c est à dire Jarnages.

Les histoires que les Gouzonnais racontaient sur cette localité était digne des plus belles histoires belges en autre « les bancs pour s'assoir ». « La vache qui broutait l'herbe du clocher ». « Et bien sur le canon de bois »

Pour revenir sur la brigade de gendarmerie ou vivaient plusieurs familles dont les parents d'Eliane et Christian le fils du chef en compagnie avec lequel j'ai passé de bons moments lorsque nous nous sommes retrouvés à Tahiti mais ceci est une autre histoire.

Parmi ces gendarmes il y avait notre « Cruchaud » pour nous les jeunes par discrétion je ne le nommerai pas.

Célibataire il se laissait bercer par « la chopine » et dans ces moments-là il ne fallait pas tomber dans ses pattes.

Je pense aussi avec le recul des années que notre côté nous n'étions pas sans reproches et chaque fois que nous pouvions lui faire des « niches » comme vous pourrez en juger par vous-même.

Je vous ai parlé des pompiers qui ont toujours fait le maximum pour sauver ou soulager les personnes en péril.

Je pourrais faire toute chapitre sur eux car j'ai côtoyé de très près ces soldats du feu en particulier mon père que j'ai souvent vu, finir de s'habiller dans la rue pour se rendre au « bastion » lorsque la sirène annonçait incendie ou accident en pleine nuit.

Permettez-moi de rendre un hommage à tous ces bénévoles qui au péril de leurs vies allaient secourir les personnes en danger.

Même s'ils étaient loin d'être équipé comme aujourd'hui ils intervenaient avec leurs moyens et surtout leur courage.

Je ne citerai que les prénoms et j'espère que les Gouzonnais qui liront ce livre ils remettront des visages aujourd'hui disparus

Edmond le mécano, Georges les carrières, Jean le boulanger, Camille le bourrelier, Julien le maçon, Guy mécano, Armand forgeron, Marcel le menuisier, Fromentin qui exploitait aussi des carrières et qui conduisait le gros camion rouge.

23

A cette époque il n'y avait pas machine à laver comme aujourd'hui et ces dernières était remplacées par les mains des lavandières.

Un labeur dur et pénible quel que soit
Le temps et la température on les voyait se diriger vers le lavoir du cheval blanc avec leurs brouettes dans lesquels on pouvait voir « le bacou » sorte de caisse en bois garnie de paille pour permettre aux femmes de se pencher sur la rivière. Il y avait les brosses en crins, le traditionnel savon de Marseille, qu'il ne fallait surtout pas échapper dans la rivière.

Mais aussi les deux outils indispensables qui étaient « la planche » comme son nom l'indique, une planche en bois généralement rainurée, de forme arrondie pour mieux s'adapter à la position des femmes permettant au linge d'être frotté plus efficacement.

Enfin un outil que ces femmes savaient manier à souhaits était le battoir qui servait à frapper le linge afin de faire sortir la lessive mais aussi d'armes quand une querelle se déclenchait entres deux mégères.

Parmi toutes ces femmes dures aux travaux qu'elles exerçaient il y avait une figure, c'était notre mère Denis, de son vrai nom la mère Villard.

Ce devait être la plus âgée de toutes mais qui n'avait rien à renier en vivacité et ardeur au travail mais surtout qui avait la répartie facile et cinglante si quelqu'un « lui chauffait les oreilles »

Je ne peux pas terminer ce chapitre sans évoquer le cantonnier (qui nous a aidé à couper le vin du curé) c'est-à-dire Félix.

Ce brave Félix avait une petite ferme dans un petit village nommé Laugères tout proche du bourg.

Il avait un petit âne, pas toujours docile et obéissant qui tirait un petit tombereau adapté à la taille de l'animal.

C'était cet équipage qui fut les premiers éboueurs de la commune.

On voyait Félix et son âne qui arpentaient les rues pour ramasser les poubelles mais ce ramassage était ponctué de nombreux arrêts supplémentaires pour discuter avec la ménagère du coin ou avec Pierre, Paul ou Jacques ce qui faisait que la tournée était longue.
Même si le bourg n n'était pas trop étendu.

En évoquant Félix et le village de Laugères je suis obligé de vous faire un rapide panorama de ce lieu qui me deviendra très chère quelques années plus tard.

Distant d'un kilomètre du centre bourg, par la route mais quelques centaines de mètres à vol d'oiseau, est connu par les Gouzonnais pour le circuit qui au départ de Gouzon et en traversant le village on revient au point de départ.

Cette promenade est très appréciée les soirs d'été par les vacanciers c'est aussi le circuit qu'emprunte la course cycliste organisé lors de la fête patronale Laugères était aussi connu dans les années cinquante, soixante par sa fête.

Plus tôt dans ce livre je vous ai décrit la boutique qui se partageait entre le salon de coiffure homme et le bar.

L'ensemble géré par Gaston, ce dernier possédait une petite maison dans le centre du village juste en face d'une mare qui était appelée pompeusement « le canal de Laugères ».

A l'occasion de cette manifestation cette petite maison était littéralement transformée en café restaurant avec comme enseigne.

« CHEZ GASTON TOUT EST BON »

La spécialité servie pendant ce jour de fête était les escargots de Bourgogne. C'est ainsi que des centaines de douzaines de gastéropodes étaient dégustées par les gourmands.

Cette fête champêtre n'avait rien avec les fêtes foraines traditionnelles.

Il y avait bien une baraque de tir à la carabine avec un parquet salon pour les danseurs, mais les animations qui attiraient petits et grands étaient toutes simples mais amusaient tout le monde.

On pouvait assister à une course de brouette, cela vous paraît simpliste, mais pour pimenter la chose, dans chaque brouette il avait été mis une vingtaine de grenouilles qu'il fallait ramener au complet après un périple dans le village.

Imaginez les batraciens qui sautaient par-dessus et les concurrents essayant de les rattraper.

Un deuxième jeu plutôt réservé aux enfants était « les cruches ». C'était des pots de fleurs en terre cuite suspendus à une corde tendus quelques mètres au-dessus de la route.

Les pots étaient remplis de confiseries ou de diverses babioles mais certains avaient d'autres surprises comme de la farine et même d'eau.

Les enfants qui participaient, avaient les yeux bandés, étaient armés d'un gourdin de bois et coiffés d'un casque en guise de protection.

Après avoir fait tourné le participant plusieurs fois sur lui-même il fallait que ce dernier essaie de casser une cruche afin de récolter le contenu il y avait les chanceux et les autres qui recevait les contenus indésirables.

Une autre épreuve était la course à l'œuf.
Un œuf posé dans une cuillère à soupe laquelle devait être coincée entre les dents.

Il fallait suivre tout un parcours et ramener l'œuf entier avec bien sûr interdiction de se servir des mains qui devaient restées croisées dans le dos.

Il y avait beaucoup d'omelette après le passage des concurrents

Un dernier jeu qui était plus tôt réservé aux plus grands, étaient la course en sac.

Les participants devaient enfiler leurs deux jambes dans un sac à pomme de terre et faire des bonds pour avancer dans toute la traversée du village.

Les jeux d'inter-villages n'existaient pas encore mais les idées étaient là et c'est une foule joyeuse et bonne enfant qui s'amusaient avec des jeux simples et variés.

Malheureusement aujourd'hui cette fête a disparu mais on peut se poser la question

Y aurait-il encore des participants qui accepteraient de faire rire à leur dépends.

J'ai essayé de vous planter le décor de ce petit bourg Creusois telle qu'il était dans les années 60.

Tous les habitants tenus par leurs occupations n'avaient guère le temps de nous offrir des distractions, pendant les vacances, à nous les « gamins du baby-boom ».

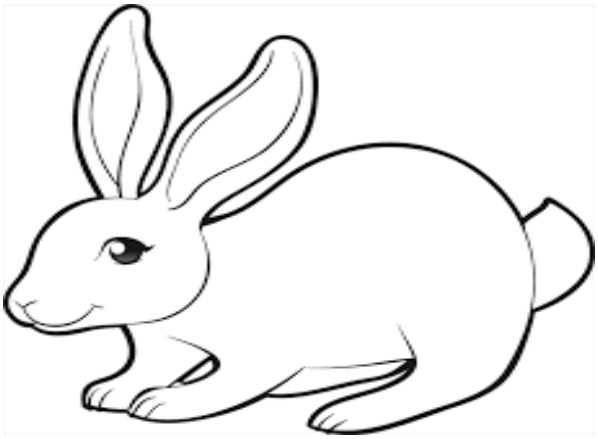
A nous de trouver de quoi combler ces longues journées et soirées d'été

Croyez-moi plein d'idées vont germées

26

CHAPITRE II

LE COUP DU LAPIN



La faut savoir que dans ce bourg laborieux une grosse bande de gamins allait faire parler d'elle.

Nous étions 18 filles et 18 garçons du même âge livrées à l'oisiveté des vacances.

A part les après-midi au stade des Chaussades ou les premiers flirts naissaient en même temps que quelques parties de foot.

Ou les jours de canicule les baignades dans la Voueize ou à l'étang de Pinaud ou nous partions tous en vélo.

Certes le peloton était imposant, mais très vite d'essimé par les côtes qui nous séparaient de l'eau fraiche.

Pour ma part, quelque fois je m'évadais seul le long des ruisseaux, qui à l'époque étaient dotés d'une faune aquatique très riche.

Heureusement deux petits auvergnats Gilles que l'on appela très vite Gilou, venu, d'Aulnat cité proche de Clermont Ferrand, en vacances chez sa grande mère qui tenait une buvette en face de l'école, et Claude de Montluçon, allaient trouver les remèdes à notre ennui et nous nous faire passer les meilleures vacances de notre jeunesse.

Pour preuve 50 ans après lorsque nous nous retrouvons nous parlons encore des parties de rires provoquées par les gags mis en place.

On peut se demander si nous n'avons pas créé « la caméra invisible » mais pour nous ces jours sont restés gravés dans nos mémoires.

Notre lieu de ralliement était au pied du Sully, tilleul centenaire qui déployait ses ramures sur la place en face à l'église.

Sous son ombre accueillante nous regardions, passer sur la nationale, les vacanciers dans leurs voitures surchauffées.

C'est par une de ces matinées longues et ennuyeuses que nous vîmes deux nouveaux s'approcher et s'assoir avec le groupe, c'étaient nos futurs complices.

Le premier contact, dans nos campagnes, était toujours réservé pour ne pas dire froid.

Quand on ne connait pas on se mélange pas c'est peut-être le climat rigoureux de notre limousin qui rend les gens méfiants mais une fois que l'amitié est acquise c'est pour longtemps.

Mais le sourire enjôleur, digne d'un jeune premier, de Claude eu vite fait de briser la glace, surtout « Gigi » qui le dévorait des yeux.

Nous les garçons, quoiqu'étant un peu jaloux, de ce succès rapide auprès de cette petite blonde dont nous étions tous un peu amoureux, nous avons engagés la conversation.

28

Tu es qui ? Tu fais quoi ?

Après ces banalités Gilou qui jusqu'à présent était resté un peu en arrière-plan commença à nous parler.

On s'aperçut très vite que ce garçon, avait une imagination bouillonnante, En plus c'était un bout entrain et meneur d'hommes extraordinaire.

La matinée c'était déroulée sans que l'on s'en aperçoive et l'heure de rentrer déjeuner arrivait en même temps que des relents de cuisine qui flottaient autour de nous

Ce fut le premier déclic de Gilou qui reconnut l'odeur d'un civet qui devait mijoter sur le coin d'une cuisinière

Qui dit civet, dit lapin et qui lapin dit peau, même si quelques colporteurs traversaient nos campagnes pour acheter ces dépouilles.

On les entendait de loin crier dans les rues « peaux de lapins… ».

Mais ce jour-là si le civet mijotait cela voulait dire qu'un lapin avait dépouillé de sa fourrure le matin même ou au pire la veille.

C'est ainsi que Gilou lança l'idée de trouver le lieu du crime, et de rapporter la peau de ce pauvre lapin.

Nous ne comprenions pas ce qu'il voulait faire mais lui avait déjà sa petite idée.

Toute la petite troupe se mit à la recherche de la maison qui avait sacrifié depuis peu le gibier qui était en train de cuire dans la marmite.

Chacun devait faire son enquête et rendez-vous était pris pour l'après-midi bien sur sous le Sully et si possible avec la peau recherchée.

A 14h tout le monde était présent et oh victoire, Jean Yves ayant aperçu accroché à un clou dans la grange d'un ses voisins la peau tant recherchée.

C'est avec patience et stratégie pour tromper la vigilance de Musso le ratier hargneux qui somnolait dans la cour que Jean Yves réussit à dérober la peau et à sauter rapidement par-dessus le mur afin d'éviter les crocs du ratier

Gilou toujours maître de cérémonie réparti les tâches de chacun, trouver de la paille, du fil de fer, un patin à roulettes, des agates mais aussi du fil de pêche et amener le butin dans un garage appartenant aux parents de Claude.

Tout le monde se demandait ou voulais en venir Gilou, mais nous avons vite compris quand avec l'aide du fil de fer il était en train de reconstituer le squelette du lapin qu'il enveloppait avec la peau qui dû à sa fraîcheur était encore souple et épousait parfaitement l'ossature.

Une fois cette opération terminée la paille servit à donner du volume à l'ensemble tandis le lapin fut recousu avec du fil de pêche.

Ensuite grâce à des petits morceaux de fil fer les oreilles se trouvaient fièrement dressées.

Pour parachever notre œuvre et se rapprocher au plus près de la réalité les agates étaient introduites dans les orbites afin de simuler les yeux saillants et brillants du lapin.

Le tout fut fixé sur le patin à roulettes pour qu'un repli stratégique soit rapide, vous comprendrez plus loin dans la lecture de ce paragraphe l'utilité de ce système.

Maintenant que fait-on ?

Pour ceux qui ont le droit de sortir après diner, doivent se retrouver au champ de foire. Lieux choisi pour sa tranquillité sous le feuillage des tilleuls et surtout pour l'absence d'éclairage ce qui permettait à notre groupe de passer inaperçu.

A la tombée de la nuit une dizaine de garçons partaient du champ de foire, on
Aurait dit un bataillon digne de la guerre des boutons qui se dirigeait vers la route de Chénérailles.

Le choix de cette route était mûrement réfléchi par notre « chef ».

D'une part la circulation automobile n'était pas très importante, cela facilitait la mise en place de notre « piège » et en faisant quelques centaines de mètres on était en pleine campagne loin de tout voisin.

Une prairie ou pâturaient des vaches, et vous verrez dans le récit que cela à son importance, fut notre point de chute.

La première chose fut de désigner un guetteur qui perché dans un chêne surveillait l'arrivée des automobiles.

Lorsque deux véhicules se suivaient on annulait le dispositif par mesure de sécurité.

Mais qu'elle était cette idée de se retrouver dans ce champ alors que la nuit était tombée.

Si vous vous rappelez l'après-midi avait été consacrée à l'empaillage d'une peau lapin et Léon c'était comme cela que l'on avait baptisé, attaché par un fil de pêche était déposé au milieu de la route, en face de la barrière du champ ou nous étions cachés.

Maintenant il suffisait d'attendre le premier « pigeon » qui allait se faire prendre à notre superfuge.

Au bout de quelque minutes Roberto, le guetteur, nous signalait l'arrivée imminente d'un véhicule, c'était l'alerte général » tout le monde à son poste.

Nous étions allongés le long de la haie qui nous masquait des regards de la route, par contre nous du fait de l'éclairage des automobiles, était un super poste d'observations, pour épier ce qui se passait.

Seul Gilou, resté en arrière de la barrière tenait le fil nylon, prêt à rapatrier Léon vers lui, une fois que l'automobile serait passée.

L'automobile qui roulait assez vite s'approchait, dès que le conducteur vit Léon au milieu de la route, il fit des appels de phares, chose bien connu des « braconniers » afin d'éblouir le gibier.

On entendit le choc suivi presque immédiatement par le crissement des pneus du véhicule qui s'arrêtait pour récupérer son butin.

C'était sans compter sur la promptitude de Gilou qui de son poste ramenait près de nous Léon qui n'avait pas souffert de la rencontre avec le véhicule.

Maintenant était le moment crucial, comment allaient réagir le ou les occupants de la voiture.

Deux hommes, après que le véhicule se soit garé sur l'accotement, descendirent munis d'une lampe torche afin d'inspecter les alentours.

Ils regardaient chacun d'un côté de la route mais en vain.

Leurs commentaires allaient bon train « je te dis que l'ai eu cherche bien, il n'est peut-être que blessé. »

De notre côté bien camouflé derrière les buissons nous nous retenions pour ne pas éclater de rire et ainsi dévoiler notre présence.

L'un deux était juste séparé de moi par l'épaisseur de la haie, je retenais mon souffle, et qu'elle soulagement lorsque je vis le faisceau lumineux de la torche s'éloigner et enfin s'éteindre.

Nos deux compères débités d'être bredouille non sans quelques jurons : « bon d… je suis sûr de l'avoir touché, il va aller crever dans quelque coin, qu'elle dommage un bête pareil il devait dépasser le dix livres ».

Bien sur ce genre de réflexion ne faisait qu'augmenter notre hilarité que nous avions beaucoup de peine à contenir.

Le calme revenu nous ne voulions pas rester sur une seule expérience il fallait bien trouver au moins une seconde victime.

Léon, fut réinstaller au milieu de la route et tout le monde attendait avec impatience l'arrivée d'un nouveau véhicule.

Ce ne fut pas long Roberto de son perchoir avait repérer la clarté de phare qui se dirigeaient vers nous.

Très vite l'alerte fut de nouveau donnée, car ce n'est n'était pas une automobile mais deux qui se suivaient, d'assez près et qui arrivaient à vive allure.

Comme nous l'avions prévu, dans ce genre de situation, nous retirons « le piège » afin d'éviter un accident, si le premier véhicule voyant le lapin venait à freiner brusquement le second surpris pouvait le percuter.

Nous étions peut-être un groupe de rigolos, mais déjà responsables et réfléchis.

Avec toutes ces péripéties, l'heure avançait et il était temps de rentrer au bercail si nous désirions avoir l'autorisation de sortir le lendemain.

Avant de se séparer il était de bon ton d'aller boire un « pot »au bar du lion d'or, le seul, encore ouvert à cette heure tardive.

Nous étions raisonnables à cette époque, vous vous rendez compte notre boisson favorite était le lait fraise.

C'était aussi l'occasion de discuter avec le patron « le père Fleury ».

Il portait bien son nom car son langage doté d'un accent méridional qui s embellissait de citations bien à lui ; » ho cong. ! fi de chichoune … ! et bien d'autres.

Il ne fut pas surpris, quand on lui confessa le « coup » que nous venions de faire.

Oh » cong » répétait-il sans cesse, il n'y a que vous pour avoir des idées pareilles

Le récit bien sur agrémenté d'éclats rire q attira l'attention de son épouse qui jusqu'à présent n'avait pas participé à la discussion.

Il fallut recommencer l'histoire des aventures de « Léon » sur la route de Chénérailles et de nouveaux le rire gagna toute l'assistance,

Quand nous décrivions les malheureux automobilistes qui cherchaient en vain le gibier blessé.

Après ce moment de rigolade toute la petite troupe se sépara en se promettant de se retrouver le lendemain matin au pied du « Sully ».

Comme convenu le lendemain matin, en milieu de matinée tous étaient présents heureux à l'idée de recommencer notre expédition de la veille.

A la différence que les filles et les quelques garçons qui n'avaient pas voulu ou pu participer étaient tous partant quand ils découvrirent la partie de rire que nous

avions eu. Mais cela augmentait les effectifs d'une dizaine de garnements et nous passions à une vingtaine, de garçons et filles.

Comment être discret afin de ne pas éveiller les soupçons des « commères » planqué derrière leurs rideaux.

Toute une stratégie fut élaborée, ceux qui avait essuyé les premiers essais et donc au courant de la conduite à tenir devaient se retrouver comme la veille au champ de foire et de là rejoindre le pré qui nous avait déjà accueilli.

Quant aux autres ils avaient rendez-vous au stade des Chaussades, et de là par un petit chemin de terre, ils pouvaient rejoindre directement le premier groupe,

L'avantage est qu'ils ne passaient devant aucune habitation.

Après ce plan de bataille mis en place tout le monde était motivé et surtout avait hâte de se retrouver à la tombée de la nuit.

C'est ainsi que reprenions le chemin de notre guet append ou déjà le deuxième groupe c était installé.

Après avoir donné les dernières recommandations, tout le monde était à son poste à attendre le premier automobiliste qui allait tomber dans le piège.

L'attente ne fut pas longue surtout quand elle avait été meublée par les plaisanteries habituelles entre les garçons entreprenants et les filles réservées,

Le guetteur donnait l'alerte.

Une voiture arrivait c'était le moment ou tous s'allongeaient dans l'herbe.

Pour certains se fut la surprise, comme je vous l'ai indiqué au début de ce chapitre, le pré ou nous étions servait la pâture à de braves vaches limousines.

Mais qui dit vache dit aussi bouses et c'est ainsi que quelques malchanceux ou malchanceuses en voulant s'allonger mirent les mains ou carrément à plat ventre dedans.

Bien sur la mésaventure provoqua un fou rire général excepter ceux qui avaient rencontrés ces matières odorantes.

Gilou fit taire tout le monde car la voiture passait sur notre lapin et freinait aussitôt.

Comme la veille le rabbit fut ramener dans le pré et laisser en face de la barrière entrouverte qui lui servait de passage.

L automobiliste, qui était sorti de sa voiture cherchait désespérément la victime de son forfait.

Apres avoir longuement regardé sur les bas coté il arriva devant la barrière entrebâillée, du pré ou nous étions.

Nous regardions le faisceau de sa lampe qui balayait un peu partout.

Soudain que voyons nous, l homme entrer dans le pré, et sans desceller notre présence.

Le faisceau lumineux tombe sur le lapin qui avait été abandonné en face de la barrière.

C'est le moment que choisi Gilou pour se lever dans l'obscurité et d'une voix forte et en accentuant son accent auvergnat s'adressa à l'intrus ; « il est

beau ce lapin » transis par cette voie venant de l'ombre le pauvre automobiliste bégayât : « euh…oui… » « Vous le voulez « répliqua Gilou. Non. Non » s'exclama l'automobiliste qui toujours pas remis de sa surprise et je pense aussi de sa peur se précipita vers sa voiture.

Dans le pré après une petite appréhension, le rire général repris-le dessus.

L euphories étant passé nous décidions de tout remettre en place avec l'espérance de nouveau fou rire.

Ce qui ne tarda pas, car un nouveau véhicule c'était arrêté.

Un couple se mit en devoir de retrouver le lapin qu'il venait de heurter.

Ils fouillèrent talus, et fossés avec méthode et minutie mais en vain.

De voir ces gens s'évertuer à chercher l'introuvable provoqua chez certains d'entre nous un début fou rire plus ou moins contenu.

Ce n'était rien à côté d'Annette qui était sur le point d explosé.

Ne voulant pas se faire découvrir, il fallait vite intervenir.

C'est alors que Jean Yves et moi-même prirent la situation en main, si je peux dire.

Il vous suffit d'imaginer, une jeune fille allongée dans l'herbe avec deux garçons.

L'un lui coinçait la tête entre ses genoux et lui pinçait le nez tandis que l'autre à cheval sur elle lui fermait la bouche avec ses deux mains plaquées sur ses lèvres.

Ce que nous ne savions pas c'est que Annette était en train de mâchouiller un « Malabar » pour ceux qui connaissent pas c'était un gros chewing-gum qui faisait fureur à cette époque.

Ainsi privée d'air par le traitement que l'on lui infligeait pour l'empêcher de rire fit qu'au bout d'un moment elle avala sa confiserie en faisant un bruit bizarre genre « hum. Hum « et cela juste au moment où le couple passait à sa hauteur sur la route.

En entendant le bruit bizarre de l'étouffement de notre copine l'homme s'exclama « écoute l'il n'est que blessé, nous ne l'aurons pas. »

Cette réflexion était la goutte d'eau pour faire déborder le vase et tout le monde pleurait de rire.

Ne comprenant pas trop ce qui se passait, notre couple automobiliste montèrent dans leur voiture et quittèrent précipitamment les lieux.

Après cette soirée de rigolade, comme la veille, nous prime le chemin du retour qui passait bien entendu par le lion d'or ou le père Fleury sur le pas de sa porte espérait ou attendait notre venu, impatient de connaître les aventures du jour.

Nous nous ne faisions pas priés pour lui décrire les réactions des piégés ainsi que les anecdotes qui entouraient notre action.

Ce qui provoquait nouvelle crise de rire dans toute l'assistance.

Le lendemain le plan de bataille fut reconduit, pourtant un problème se posait, c'était Léon.

Notre pauvre lapin d'une part avait souffert des chocs avec les voitures et ça et là il manquait quelque poil mais ce n'était pas le plus gênant.

Le problème c'était plutôt l'odeur, n'oubliez pas que quand nous l'avions empaillé, la peau était fraichement dépecée mais avec son vieillissement bien aidé par la chaleur de ce mois d'août elle commençait à propager une odeur fétide.

Il était nécessaire pour ne pas dire urgent de trouver un remplaçant à Léon.

Tout le monde entrepris des recherches y compris dans les villages alentours.

Malheureusement aucun lapins n avaient passés de vie à trépas et nous posions la question si ce soir nous ne devrions pas déclarer forfait, faute d'appât.

A force de chercher une solution, je me souvenais qu'une boucherie artisanale tenu par « Jojo » vendait des poulets mais aussi des lapins.

Sachant que cette boutique était proche du lion d'or et que le père Fleury achetait ses volailles à cette endroit pourquoi ne pas lui demander de se renseigner et demander au boucher si par hasard il n'aurait pas une peau de lapin fraiche.

Direction le lion d'or afin d'exposer notre problème. A notre vue, le père Fleury compris tout de suite que notre venu dans son établissement à une heure inhabituelle pour nous avait une raison urgente.

Après avoir exposé notre souci de trouver une peau de lapin pour pouvoir continuer nos expéditions nocturnes, le père Fleury ne fit aucune difficulté pour nous venir en aide.

« Je crois bien que je vais rajouter du civet de lapin au menu » dit-il et sur ses paroles il traversa la route pour faire sa commande à « Jojo ».

Après un petit moment le voilà revenu en nous demandant de repasser dans une heure que sa commande et la nôtre par la même occasion serait prête.

« Cela n'a pas été facile car « jojo » ne voulais pas tuer de lapins ce matin.

Il faut savoir que « jojo » est un original qui ne fait que ce qui lui plait et quand il le veut.

Vous désirez quelque chose et si « Jojo » a décidé le contraire il faut être une fin diplomate pour le faire changer d'avis.

Je ne sais pas ce que le père « Fleury » lui a promis où donner pour le convaincre, mais le principal n'était-il pas d'avoir notre peau de lapin.

Comme convenu une heure plus tard nous récupérions notre commande que l'on s'empressait de transformer en lapin plus vrai que nature, les oreilles bien droites, les yeux brillant et avec sa belle fourrure fauve.

Le nom de celui-là fût vite trouvé, ça allait de soi qu'il se nomme « Jojo » ce qui amusa toute la troupe en pensant à son propriétaire qui venait de le sacrifier pour notre plus grand plaisir.

Comme à notre habitude nous retrouvions à notre poste prêt à piéger de nouveaux automobilistes.

Le premier véhicule se présentait, et bien sûr comme les précédentes soirées le piège fonctionnait à une différence près.

Cette fois nous avions décidé de laisser « Jojo » sur la route afin de voir la réaction des personnes devant notre supercherie.

La première voiture ayant roulé sur le lapin, et après avoir fait marche arrière afin d'éclairer la route s'arrêta à la découverte de « jojo » couché sur le côté.

Le conducteur descendit et s'approcha du cadavre, qu'il retourna du bout du pied.

A ce moment-là nous entendîmes un juron monter de la route « bon dieu de bon dieu une connerie ! ».

Dans le bourg il n'y avait qu'une seule personne que je vous ai décrit précédemment et qui jurait de cette manière, c'était le pharmacien qui était aussi maire de la commune et nous appelions gentiment « Barbelu ».

Connaissant bien le notable, qui avait un grand sens de l'humour et de la plaisanterie, nous sortîmes de notre cachette afin de rire avec lui.

Une fois la surprise passée de voir toute cette bande sortir de l'ombre, se fut un éclat de rire général.

Il nous confia même que dans sa jeunesse il avait fait plein de C….ries mais il n'avait jamais pensé à cela et s'engageait à passer une soirée avec nous pour profiter de ce bon moment.

Bien sûr en ponctuant ces propos de jurons, comme à son habitude.

La soirée se terminait et nous retrouvâmes avec le père Fleury à raconter nos exploits du jour.

Nos « exploits » ont fait le tour du bourg et des environs ; « les jeunes de Gouzon faisaient le coup du lapin ».

Malheureusement cette plaisanterie devait déranger certaines personnes et nuire à notre entreprise.

Par une belle soirée d'été ou comme à nos habitudes nous étions avec notre lapin à attendre qu'un automobiliste se fasse piéger.

En réalité c'est nous qui allions nous faire piéger.

Une deux chevaux, était signalée par notre guetteur, mais contrairement aux autres l'automobile elle n écrasait pas « Jojo » mais s'arrêtait au ras.

Voyant que le scénario ne se déroulait pas comme d habitudes, après une brève concertation ; » c'est quelqu'un qui est au courant de la supercherie ? »

D'un commun accord tout le groupe sorti de manière à voir le conducteur.

Ce dernier, originaire de Chénérailles et que l'on connaissait bien car il s'occupait du comité des fêtes de cette localité.

Ayant entendu parler que les jeunes de Gouzon s'amusaient à mettre un lapin empaillé sur la route et Curieux ou jaloux on ne saura jamais avait décidé de voir par lui-même.

On ne saura jamais ce que ce personnage avait manigancé.

En effet après être sorti de son véhicule il fut le premier à rire du piège qu'il avait évité et discuta longtemps avec nous.

Avec le recul des années je pense qu'il désirait nous faire parler pour peut-être mieux déformer nos propos.

Surtout qu'au moment de nous quitter il nous proposait de l'argent pour aller boire à sa santé.

Malgré qu'à cette époque nous ne roulions pas sur l'or nous avons refusé son offre en lui disant qu'il nous offrirait à boire un de ces prochains jours, si nous avions l'occasion de le rencontrer.

Qu'elle sage décision, comme vous pourrez juger dans la suite du récit.

En effet après le départ de ce « généreux » automobiliste nous décidâmes d'aller comme à notre habitude boire notre lait fraise chez « Fleury ».

En arrivant à l'entrée du bourg, exactement au cheval blanc, un vélomoteur venait dans notre direction.

Gêné par la lumière ce n'est qu'au dernier moment que nous vîmes le père « Gigi » gendarme à la brigade et dont sa fille Eliane nous avait quittée quelque minute auparavant, nous interpellait « allez les gars tout le monde à la brigade ».

Surpris et penaud, la petite troupe se dirigea vers la gendarmerie.

Nous n'avions plus envie de rire, et tout le monde s'inquiétai sur la suite des évènements.

Arrive à la gendarmerie, le père Gigi nous fît aligner comme de futurs condamnés dans le couloir, face au bureau du chef.

Ce dernier n'étant pas de service, le père Gigi, alla réveiller le brigadier afin de lui faire part de la belle prise qu'il venait d'effectuer.

Pendant ce temps Bilou qui faisait partie de la bande et plus audacieux ou insouciant que nous tous, décida d'aller s'assoir dans un fauteuil installé face au bureau du chef.

Quelle ne fut pas la surprise et le courroux du brigadier quand il arriva et qu'il trouva notre compère confortablement installé.

Ce qui augmenta la colère du brigadier c'est que Bilou au lieu d'essayer de s'excuser et d'essayer de minimiser sa faute provoquait le gendarme en prétextant que son beau-frère était gendarme et qu'il allait se plaindre.

Dans le couloir, tout le monde baissait la tête, et personne n'osait prononcer le moindre mot.

Nous étions dans l'angoisse de la sanction.

Allons-nous passer la nuit en prison, ont-ils appeler nos parents pour venir nous chercher à la gendarmerie, sans parler de la « rouste » qui allait suivre.

Les minutes paraissaient des heures, à faire les plantons.

Enfin le brigadier après s'être occupé de Bilou qui maintenant était revenu tout pantois dans le couloir décida une vérification d'identité.

Aujourd'hui, en réfléchissant, le brigadier devait bien s'amuser de nous voir craintif dans l'attente du verdict.

En plus une vérification d'identité dans un village de cinq cent âmes ou tout le monde se connait, qu'elle rigolade.

Mais jouant son rôle à fond nous eûmes droit ; « nom, prénom… » tout cela dura un bon moment vu l'importance du groupe.

Plus le temps passait plus l'inquiétude montait, sur les suites de l'interrogatoire.

Une fois terminer ses auditions et après un dernier sermon, le brigadier nous enjoignit de rentrer chez nous en nous précisant « qu'on vous n'y reprennent pas si non gare et je garde votre lapin en pièce à conviction » (chose qui nous amusa quelque temps plus tard vu l'odeur que jojo dégageait.

Les gendarmes ont dû s'en séparer rapidement sans parler d'aérer le couloir).

Et c'est avec un ouf de soulagement que tout le monde regagna sans se faire prier son logis.

Le lendemain matin, la nouvelle avait fait le tour du bourg, et beaucoup riait de notre mésaventure.

Comme d'habitude rendez-vous sous le Sully.

C'est à ce moment que Christian et Eliane tous deux fils et fille de gendarme et qui étaient avec nous quelques dizaines de minutes avant notre interpellation par le père d'Eliane.

Tous les accusaient, c'étaient eux les mouchards.

Le ton commençait à monter agrémenter de menaces.

Gilou en bon chef calma le groupe et demanda au deux « accusées » de s'expliquer.

Christian prit la parole et nous expliqua qu'après être rentré chez lui à la brigade il avait entendu la sonnette de porte retentir. Sans se perturber il se coucha mais fut vite déranger par le bruit de son père que l'on venait chercher suite à une dénonciation.

Ce n'est que le lendemain matin au petit déjeuner, que son père lui raconta, en riant, la trouille qu'il nous avait occasionnée.

Christian nia d'avoir participé avec nous à cette expédition sur la route de Chénérailles et en fin limier questionna son père pour connaitre les causes de l'intervention de la gendarmerie.

C'est simple, c'est un automobiliste qui venant à Gouzon c est plaint de la gêne à la circulation provoqué par groupe de jeunes qui mettait un lapin empaillé sur la route.

Nous apprenions ainsi que « Jojo » était une gêne à la circulation ce qui provoqua un énorme rire.

Mais ce qui était le plus important c'est que nous apprenions le nom du dénonciateur et promesse fût faite que des représailles seraient organisés.

Si cette personne dont je tais le nom se reconnait aujourd'hui en lisant ce livre, comprendra peut-être mieux d'où arrivaient toutes les vacheries qu'il a subi pendant ces dernières semaines de vacances.

Notre coup du lapin était grillé mais comme vous allez pouvoir le constater dans nos esprits germaient beaucoup de nouvelles idées et ainsi les blagues et les parties de rigolade allaient pouvoir continuer.

CHAPITRE III

LE SULLY

Après cette confrontation avec la maréchaussée, il faillait rebondir et trouver de nouvelles occupations afin de meubler les longues journées estivales.

Il n'était pas question d'internet, de Wii et toutes ces choses qui accaparent les jeunes d'aujourd'hui.

Nous c'était plutôt des blagues que l'on pouvait faire, mais toujours avec le souci de rire aux dépends des adultes piégés, dans le respect humain et matériel.

Il n'était pas question de casse ou de détérioration comme malheureusement on le voit de nos jours.

Comme je vous l'ai indiqué notre lieu de rendez-vous était au pied du Sully, ce majestueux tilleul qui grâce à ces ramures nous protégeait des rayons ardents du soleil.

En face de notre quartier général, de l'autre côté de la nationale qui traversait la bourgade, ce trouvait le bureau de tabac, qui était un magasin de graines et une station d'essence. Ho ce n'était pas la station que l'on connait aujourd'hui, deux pompes, haut sur pieds, avec leurs réservoirs en verre ou l'on voyait le carburant s'élever et tout cela actionné à la force des bras à l'aide d'un levier.

Etant en train de réfléchir sur quel gag nous pourrions faire, quand 'un automobiliste ayant fait le plein échappa son portefeuille.
Euréka l'idée venait de jaillir.

La première pièce de notre scénario devait être un portefeuille usagé. Ce ne fût pas trop difficile à trouver en cherchant dans les fonds de tiroirs de nos parents.

La seconde, moins facile était un faux billet de banque que l'on voulait mettre, dans le portefeuille, en le laissant légèrement dépasser.

Jean loup, dont la mère vendait de la maroquinerie se rappela que certains articles avaient des spécimens de billet de 100 francs et étaient exposés dans le magasin.

Il fallait qu'il se débrouille à récupérer une de ces pièces rares.

La tâche n'était pas facile car la « Guitou » (sa mère) était pratiquement toute la journée postée, confortablement assise, derrière son comptoir.

Il fallait trouver un stratagème, car pas question de lui demander poliment qu'elle nous donne un spécimen elle n n'aurait pas compris notre sens de l'humour.

Il fallait détourner l'attention de la commerçante afin de récupérer le précieux Cézanne.

Un groupe de quatre dont je faisais partie, se décida de faire cette opération « Commando ».

Une fois dans le magasin Claude, toujours beau parleur, se posta devant le comptoir, entouré de Gilou et Jean Yves tandis que je restai un peu en retrait afin d'opérer rapidement la récupération du spécimen convoité.

Après avoir demandé deux mètres de gros grain rose pour sa maman Claude me fit signe avec sa main que c'était le bon moment car la marchande dans le souci de satisfaire son client cherchait sous son comptoir.

Je ne me fis pas prier, en une fraction seconde je prenais le faux billet qui dépassait d'un portefeuille installé sur présentoir proche de la porte.

Le billet était au fond de ma poche quand la « Guitou » se relevait de derrière son comptoir en déclarant qu'elle n'avait pas la couleur demandée.

La mission avait été mené à bien, et nous avions ce que nous cherchions et c'est avec beaucoup de déférence que nous primes congé.

La dernière pièce à trouver était plus facile à trouver surtout pour quelqu'un comme moi qui aime la pêche, c'était tout simplement du fil nylon Une fois tous les ingrédients réunis il fallait mettre en place notre supercherie.

Ayant mis le faux billet dans le portefeuille, en le laissant dépassé, il fallut déposer l'objet près des pompes à essence situées de l'autre côté de la route nationale et ramener le fil vers le Sully ou nous attendions notre première victime.

Elle se présenta sous la forme d'une famille de vacanciers originaires de Gironde vu son immatriculation « 33 ».

Le conducteur après être descendu de son véhicule s'adressa à Marie Louise propriétaire de la station-service et qui était comme, nous le verrons dans un autre chapitre, un était peu notre bête « noire » pour faire le plein.

Après avoir régler le montant de son carburant et au moment de monter dans sa « Versailles » nous l'interpelons depuis notre poste d'observation « Monsieur, Monsieur vous avez laissé tomber quelque chose … »

Tout en se penchant pour examiner la chose posée sur le sol, l'homme un peu surpris passe sa main au niveau de sa poche pour vérifier la présence ou non de son propre portefeuille.

« Non merci, mais ce n'est pas à moi »

Tout en disant ces paroles il se pencha pour ramasser l'objet gisant à ces pieds.

A ce moment-là Jean Yves, masqué derrière le tronc du tilleul tira violement sur le fil nylon qui était relié au portefeuille.

Le vacancier, la main tendu, prêt à saisir le précieux objet eu la surprise de voir le portefeuille se diriger vers la route.

Mais loin d'abandonner notre homme courbé en deux courait derrière l'objet qui se dérobait à lui sans se préoccuper qu'il traversait une route nationale.

Ce n'est quand entendant un éclat de rire général de notre groupe qu'il comprit avoir été victime d'une supercherie.

Ne connaissant pas sa réaction, de notre côté nous avons préféré faire un repli en attendant son départ pour pouvoir réinstaller notre portefeuille.

Ce qui fût fait dans les minutes qui suivirent et qu'elle allait être notre surprise de découvrir que notre prochaine victime serait une vengeance de l'humiliation que nous avions subi la veille à la brigade de gendarmerie.

En effet un gendarme, bien connu, par notre groupe, pour ses écarts de langage mais aussi par le fait qu'il ne supportait pas les jeunes.

Tout était propice à un contrôle même sur nos vélos, il trouvait toujours quelque chose qui était susceptible d'être sanctionné par une contravention.

Il aurait pu être incorporé à la brigade de saint Tropez sans cela nuise à l'image que l'on voulait donner à la gendarmerie, dans ce film.

Pour résumer c'était notre Cruchaud à nous.

Qu'elle joie de le voir venir dans notre direction, et être obligé de passer devant les pompes à essence, ou de nouveau le portefeuille attendait un client.

Arrive en face de notre bande il nous dévisageait, je pense, pour une fois il nous trouvait beaucoup trop sage.

Malheureusement tout en nous regardant il allait passer à côté du piège sans le voir.

Cela aurait été une grosse déception pour nous tous mais c'était sans compter sur la promptitude de Gilou à réagir.

« Monsieur F…. Vous avez perdu quelque chose »

« Moi, non. Ce doit être encore un de ces c… de Parisien »

Tout en nous répondant et comme l'automobiliste qui avait été piégé avant lui le voilà qui se penche pour ramasser le portefeuille qui bien sûr se déroba devant lui.

Le comble du bonheur pour nous se fut de voir notre gendarme, képi de travers et cravate au vent, carrément courir derrière l'objet sans pouvoir le saisir.

Mais qu'elle ne fût pas la débandade lorsqu'il eut traversé la route et qu'il s'aperçut que les « petits anges » qui riaient de tous leurs cœurs et sagement assis sous notre arbre, étaient les auteurs de la plaisanterie.

Après s'être dispersé mais restant à proximité afin de suivre la suite des évènements.

En effet la colère de notre représentant de l'ordre de faiblissait pas, planté au milieu de la place il hurlait des promesses de sanctions envers nous.

Ce qui n'allait pas calmer les choses c'est que l'action se déroulait près du coiffeur-bistrot « chez Gaston » que je vous ai décrit en début d'ouvrage.

Alertés par les cris du gendarme, clients avec du savon à barbe sur la figure pour certains ou le verre de vin rouge à la main sortirent pour voir ce qui se passait.

A la vue de l'excitation et surtout en prenant connaissance de la colère du représentant de notre gendarme, le fou rire général éclata.

C'était trop pour notre gendarme, avoir été ridiculisé par des gamins et maintenant devenir la risée des clients du bar voisin.

Furieux et il redoublait d'excitation en nous promettant toutes les foudres du ciel il regagna la brigade et je ne pense pas qu'il se soit vanté à ses collègues, ce qui venait de lui arriver,

Nous étions doublement heureux, d'une part le piège avait parfaitement fonctionné mais surtout que nous nous sentions vengés en prenant dans notre filet un gendarme.

L'affront de la vérification d'identité que nous avions subi alors que l'on ne sentait aucunement coupable était lavé

Loin d'avoir été rassasié de nos supercheries il fallait trouver autre chose.

S'étant servie d'une bobine de fil de pêche d'une longueur de 200 mètres pour le portefeuille, pourquoi ne pas se servir de ce matériel que nous avions à disposition.

La victime fut vite choisie, le curé habitait le presbytère qui se situait juste en face d'une petite rue qui débouchait sur la place.

De notre point de ralliement nous avions une vue directe sur la maison convoitée.

Mais avant de continuer mon récit, il faut vous expliquer que la façade de la maison du prêtre était ornée d'une magnifique glycine mais aussi d'une clochette qui servait aux visiteurs, d'avertir de leurs présences.

Pour cela une tringlerie complexe terminée par une poignée permettait d'actionner la clochette.

Vous l'avez compris le fil nylon déroulé sur une centaine de mètre fût attaché non pas à la poigné car trop visible, mais bien plus haut dans une articulation de la tringlerie.

Une fois tout en place et tout le groupe sagement assis au pied de notre chère Sully i fallait voir si le piège fonctionnait.

Après plusieurs tractions sur le fil nous attendîmes le résultat. Il ne se fit pas trop attendre le curé ouvre sa porte, étonné de voir aucun visiteur il regarde, à droite, à gauche rien.

Certainement surpris mais résigné il ferma sa porte.

Quelques minutes plus tard, la clochette retentissait de nouveau.

Une nouvelle fois notre curé sortait et cherchait en vain ce visiteur invisible.

C'est à ce moment qu'un passant traversant la place se prit les pieds dans le fil eu comme résultat d'actionner la clochette et cela jusque au-dessus de la tête du prêtre.

Nous voyant tous en train de regarder dans sa direction il ne chercha pas longtemps pour comprendre d'où venait la supercherie.

Descendant rapidement les marches de son perron il se dirigeait vers nous.

La débande générale était de mise en abandonnant tout notre matériel que nous n'avons jamais retrouvé……

Après cette après-midi-là nous décidâmes de faire une trêve.

Un peu par crainte d'une surveillance renforcée de la maréchaussée car en deux jours de suite nous étions fait remarqués, certes ce n'était pas méchant mais la prudence est mère de la sureté.

Je décidais donc de partir à la pêche dans la Voueize, une petite rivière poissonneuse qui traverse la commune et longe le bas du bourg au cheval blanc.

A cette époque de belle friture de goujons étaient monnaie courante.

Mais avant tout il fallait trouver des appâts. Pas questions comme aujourd'hui après avoir mis quelques pièces dans un distributeur il suffit d'ouvrir une trappe pour avoir son sac d'asticots.

Il fallait prendre la direction de l'abattoir municipal et s'adresser au gardien dit « Jeannot » qui nous indiquait le local ou nous pouvions trouver notre bonheur.

Il ne fallait pas faire le délicat. Dans un ancien box qui avait servi d'écurie pour les porcs avant l'abattage était entassé pelle mèl les déchets de l'abattoir qui se décomposaient sur place en dégageant des odeurs cadavériques.

Il fallait fouiller dans cet amas d'os afin de trouver nos asticots.

L'opération ne durait pas très longtemps car à cette période de l'année, la chaleur aidant, les restes d'animaux grouillaient de ces petits verres blancs dont les poissons sont friands.

La récolte de ces bestioles me fait souvenir d'une anecdote qui était arrivé à un petit parisien venu camper quelques jours avec ses parents justement sur les bords de la Voueize.

Par une belle matinée ensoleillée, j'étais en train de taquiner le goujon quand un garçon dont j'apprendrai plus tard qu'il s'appelle, lui aussi, Claude s'approcha pour mieux épier ce que je faisais. Au bout d'un moment il m'expliquait que la tente qui se dressait un peu plus loin était à ses parents et qu'ils désiraient passer quelques jours en Creuse afin de profiter de la quiétude du pays.

Mais son approche avait un autre but, ce petit citadin avait très envie de pêcher mais n'avais aucun matériel pour le faire.

Voyant cela, je lui proposai que nous pourrions nous retrouver cet après-midi pour préparer une ligne pour lui et aller chercher des appâts pour que nous puissions aller à la pêche dès le lendemain.

Après avoir demandé l'autorisation et m'avoir présenté à ses parents, la permission lui était donné.

Je crois en plus que ses parents étaient heureux de voir que leur fils avait trouvé un camarade de vacances,

Comme prévu en début d'après-midi je lui montais sa ligne car le matériel de pêche de plusieurs générations était entreposé chez moi.

Il demandait beaucoup d'explications pourquoi ceci, pourquoi cela. Bref quand tout fut prêt je l'emmenais dans le lieu de l'abattoir que je vous ai décrit.

C'était la première fois qu'il découvrait un charnier ou grouillaient les asticots. N'osant pas ramasser les petites bêtes il resta un peu en recul pendant que j'effectuais seul, le travail.

Le gardien eu vite fait de remarquer le manège et analyser que mon petit camarade était de la « ville » et donc pas habitué aux conditions campagnardes Il s'approcha afin d'engager la conversation ;

« Que voulez-vous faire avec ces bêtes-là ? »

Claude lui répondit

« On veut aller à la pêche »

C'est là que je compris ou voulait en venir « Jeannot » qui sous ses airs bourrus était un joyeux plaisantin

« Vous savez, avec la chaleur qu'il fait, vos asticots ne vont pas se conservés »

« Vous croyez » répondit Claude un peu déçu, « n'y va-t-il pas un moyen ? »

« Ho il y plusieurs solutions, la première les conserver au frais mais il y a mieux mais c'est difficile à trouver « du son de cloche ».

Heureusement qu'à ce moment je tournais le dos, si non Claude aurait pu voir le large sourire qui partageait mon visage

« Vous connaissez quelqu'un qui vend du « son de cloche » questionna Claude.

« Peut-être un boulanger » lui répondit Jeannot.

Ayant terminé la récolte je proposai à mon nouveau copain de faire le tour des boulangeries afin de trouver le fameux « son de cloche »

Il faut savoir qu'à cette époque il y avait trois boulangeries dans Gouzon. Chez Maxime, chez Néné et chez Jules. Ce dernier était le premier que nous trouvions sur chemin de retour de l'abattoir.

Sous prétexte que j'avais les mains salles je gardais les vélos pendant que Claude allait demander un kilo de « son de cloche »

En revenant prendre sa bicyclette il m'indiquait que la boulangère lui avait répondu qu'elle n'avait pas été livré depuis Pâques et qu'elle ne connaissait pas la prochaine date de livraison.

Il me précisait aussi que les clients qui était dans la boulangerie à attendre leur tour, après lui riaient et plaisantaient entre eux, sans qu'il ne comprenne trop pourquoi.

Ce premier échec ne refroidi pas notre petit parisien qui demanda de lui montrer ou se trouvait l'autre boulangerie.

Dans chacune d'elles les réponses furent identiques ; « il n'y avait plus de son de cloche »

Par contre un des clients de la dernière boulangerie, encore plus malicieux que les autres, glissa à l'oreille de Claude que le curé devait en avoir en réserve.

Tout heureux de cette confidence il me demanda de l'accompagner au presbytère. Connaissant bien Monsieur le Curé que je vous ai décrits comme étant le « Don Camillo » de Gouzon je refusais de l'accompagner dans cette démarche.

Maintenant c'est moi qui me trouvai dans un drôle de situation. Il fallait que j'explique à Claude que j'avais participé à une grosse plaisanterie à ses dépens et cela sans le vexer.

Après mes explications un peu édulcorées qu'elle ne fut pas ma surprise de voire Claude rire de lui-même.

« Suis-je bête, mais c'est bien sûr, je me suis bien fait avoir « n'arrêtait il pas de répéter.

Tout est bien qui finit bien, je n'avais pas vexé mon nouveau copain et l'après-midi au bord de la rivière, les goujons friands de nos asticots se jetaient sur nos hameçons au grand plaisir de Claude qui put déguster sa friture, le soir même avec ses parents.

Le calme revenu après la colère que nous avons vite oublié, de notre brave gendarme un peu batture comme on le dit du coté de Limoges, mais pas méchant même s'il voulait se donner les aires.

C'est ainsi que nous nous retrouvons au pied de notre tilleul séculaire à chercher quelques idées de stratagème afin de nous amuser aux dépends de nos concitoyens.

Nous n'avons pas cherché trop longtemps car notre futur victime, Marie Louise, la propriétaire du bureau de tabac et de la station de service ou nous avions « piégé » notre gendarme allait nous ouvrir les portes de représailles.

En effet, alors que nous étions tranquillement assis sous notre arbre, Marie Louise, sortant telle une furie nous invectiva que nous n'avions rien à faire à cette endroit et que nous dérangions sa clientèle avec nos plaisanteries stupides.

Pour notre défense, on s'excusa de la gêne que nous avions pu engendrée mais en faisant remarquer que toutes les personnes qui avaient « mordues » ont ri de s'être fait avoir mis à part bien sur notre gendarme.

Malgré cela notre buraliste ne calma pas et nous enjoignait de quitter les lieux sous peine de se plaindre à la gendarmerie.

Avant d'aller plus dans mon récit il faut savoir qu'il y avait de nombreux contentieux entre cette personne et nous les « jeunes ».

N'oublions pas que nous sommes dans les années « 60 » ou un vent de libéralisme commence à souffler.

Malheureusement tout le monde n'avance pas à la même vitesse vis à vis de l'évolution des mœurs et usages.

Par exemple, si par malheur ou par provocation il faut le reconnaître, vous passiez devant le bureau de tabac en tenant votre copine par la main ou pire par la taille c'était le scandale.

La fille était dépravée pour ne pas dire mieux et le garçon lui ne valait pas mieux méritait d'être exposé au pilori.

Je ne vous parle pas et cela par pure provocation lorsque l'un d'entre nous le plus courageux ou inconscient allait acheter des « P4 » (pour ceux qui ne connaissent pas c'était un paquet de quatre cigarettes à 20 centimes) pour fumer en cachette de nos parents.

Ces anecdotes sont là pour mieux vous faire comprendre vous lecteur, les relations qu'il y avait entre notre bande et cette commerçante.

Ne voulant pas envenimer les choses, surtout après le contrôle d'identité que nous avions subi, nous prîmes la décision d'un repli stratégique plein de rancune.

Cette rancune étant d'autant plus attisée par les propos victorieux et quelque peu désobligeants que la Marie Louise nous adressait en prenant à témoin tous les passants et voisins.

Si elle pensait que les choses en resteraient là c'était mal nous connaître.

Connaissant la personne, pour ses idées puritaines, une idée me vint à l'esprit et je m'empressais de l'exposer à tous.

La veille en allant à l'abattoir avec Claude chercher les asticots pour notre partie de pêche, j'avais aperçût deux vessies de porc en train de sécher sous un préau. Mais que faire avec cela ?

Il faut savoir qu'à cette époque tous les bureaux de tabac arboraient au-dessus de leurs entrées une enseigne représentant un magnifique cigare rouge.

L'occasion était trop belle, il fallait rajouter quelque chose pour que cela devienne un symbole phallique.

Après avoir été récupéré les précieuses vessies, bien rondes et bien gonflées il fallait trouver le moment propice pour mener à bien notre opération « commando », surtout après les évènements qui s'étaient déroulés les jours précédents.

Pas question de regagner notre poste d'observation sous le « Sully ». On était presque sûr de la réaction de notre buraliste.

La décision fut prise ; nous opérions la nuit.

Je me souviens que nous étions un lundi, je précise cela qui a son importance dans la suite de l'histoire.

Comme prévu, nous avons attendus que le bourg s'endorme avant de s'approcher de notre objectif.

Tout était calme, nous pouvions opérer en toute tranquillité.

Pourtant un problème subsistait, c'était la hauteur où se trouvait le cigare, nous avions évoqués cet obstacle mais mal estimé car de loin il nous paraissait plus bas.

Prendre une échelle n'était pas envisageable, comment aurait pu expliquer la ballade d'une échelle à cette heure avancée de la soirée.

Tout problème à une solution, les deux plus « costauds » dont je faisais partie s'adossèrent furtivement à la devanture du bureau de tabac tandis que Jean Loup (si sa mère l'avait vu » grimpait sur nos épaules. Après quelques échecs, eurêka, les vessies étaient installées, comme nous le souhaitions

Imaginez ce cigare rouge fièrement dressé et encadré par ces deux vessies parfaitement gonflées.

« On y soit qui mal y pense »

Contrairement à nos habitudes, le lendemain, il n'était pas question de faire la grâce matinée, d'autant plus comme je vous l'ai cité, notre forfait avait eu lieu dans la nuit du lundi au mardi. Ce jour-là est jour de marché à Gouzon et le bureau de tabac donne sur la place du marché tout était en place pour une parfaite réussite d'opération et une bonne excuse de notre présence.

Dès l'arrivée, tôt le matin, des marchands ambulants, la rigolade était de mise et c'était à celui qui échafaudait les réactions de la buraliste.

Ensuite les premiers clients et flâneurs eurent droit à part de surprises et d hilarité.

Ce qui nous étonnait le plus, c'était le silence total de la boutique.

En regardant bien notre œuvre nous comprîmes que vu la hauteur où se trouvait le cigare accompagné de ses deux vessies, rien ne pouvait être vu de l'intérieur du magasin et comble de malchance pour nous aucun automobiliste ne se présentait aux pompes à essence et qui aurait obligé que Marie Louise sorte et découvre l'objet des rires venant du marché.

Mais c'est peut-être cette bonne humeur générale inhabituel qui mit la puce à l'oreille à notre buraliste qui sortant sur le pas de sa porte ne s'aperçut

pas tout de suite de la présence de notre bricolage qui pendait au-dessus de sa tête.

La scène était burlesque et entraina un fou rire général d'autant que Marie Louise prenait les gens pour des fadas, ne comprenant toujours pas l'objet de cette crise de rire.

Ce n'est qu'au bout de quelques instants, une légère brise fit balancer les vessies suspendues et attira l'attention de celle qui était l'objet de tous ces rires.

La réaction ne tarda pas, montrant son poing en direction de la foule et prenant à témoin le monde entier, telle une furie elle rentra dans son magasin.

Quelques instants plus tard, armée d'un balai, la voilà qui essaie, en vain de décrocher les deux attributs objets de sa fureur et cela sous les quolibets de la foule.

N'arrivant pas à défaire l'objet de tous les sarcasmes elle fit appel à son mari qui lui dit de se débrouiller et qui s'esquiva en se forçant de ne pas éclater de rire lui aussi.

Voyant que la colère de la commerçante augmentait à chaque seconde et sachant que nous serions accusés nous décidions de nous replier à la terrasse d un bar ou tout le monde pouvait admirer notre calme

On aurait dit des petits anges loin de tous soupçons mais qui savourait leur vengeance.

Nous apprenions par la suite que le mari de la buraliste avait décroche les vessies avec un grand fou rire malgré les menaces de son épouse

CHAPITRE 3

LE TEMPS DES COPAINS

Rappelez vous, nous étions dans les années « 60 » au temps des « yé yé, « des premiers électrophones, et bien sur des surprises party comme le chantait Sheila

Nous avions la chance d'avoir deux copains dont les parents compréhensifs mettaient à notre disposition un garage ou petite maison qui étaient transformées pour une soirée en « boite de nuit ».

Chacun amenait des jus de fruit ou un gâteau qu'une maman complaisante avait bien voulu faire. Sur ce point-là nous étions sages, pas de boissons alcoolisées ou tout au moins pas encore et la drogue ne faisait pas encore de ravages dans nos campagnes.

Les premières cigarettes faisaient la joie de certains et rendaient malades d'autres.

Le but de ces » boums » était le fait que garçons et filles se retrouvaient pour danser le twist et des rocks endiablés mais surtout des slows langoureux dans une obscurité presque totale.

Le seul éclairage toléré était le voyant le l'électrophone et une lampe de chevet qui ne s'allumait que le temps du changement de disque.

Ces longues séries de « Only you » avec les Platters, ou mourir de plaisir de Sardou permettaient d'éveiller en nous les premiers émois d'adolescents

Ainsi se nouait les premiers flirts ponctués de baisés quelque fois maladroits.

Certes j'avais des copines mais nos relations ne dépassaient jamais le stade amical alors que mon cœur était rempli de doux sentiments pour certaines qui restaient aveugles et sourdes.

J'étais certainement maladroit et timide avec la peur de rejets et de moqueries qui m'était souvent adressé bien souvent sans raison ou simplement pour rire à mes dépens.

Vous savez quelques fois un mot fait plus de mal qu'un couteau.

Ce mal être était d'autant plus dur à accepter quand je voyais certains copains qui collectionnaient les aventures féminines sans état d'âme.

Je prends je laisse ou même dans certains cas je largue pour qu'un autre copain puisse tenter sa chance.

Mais cette chance, je ne l'avais pas. Je n'ai jamais compris même après toutes ces années pourquoi les succès féminins n'étaient pas pour moi.

Cela venait-il que j'étais trop sous l'aile protectrice de mes parents et grand parents qui ne savaient que faire pour me passer tous mes caprices,

Cela attisait il les jalousies ?

J'étais un ado gâté mais qui manquait terriblement d'avoir un ou une vraie amie.

On peut avoir des copains c'est facile on rit, on danse, on fait les fous mais avoir des amies il faut les mériter et il faut aussi qu'ils soient sincères et fidèles.

Combien de fois j'ai eu le désagrément d'être trahi par ces « copains ». Qui venaient regarder la télévision chez moi et une fois dehors se moquaient de ce que j'avais pu dire ou faire.

J'espère que si ces derniers lisent ce livre ils se reconnaîtront et saurons que je les plaints plus que je les blâme.

La méchanceté est une chose qui naturel pour certains et forcée pour d'autres mais la bêtise est ancrée pour la vie.

J'ai encore pu le constater récemment avec l'un d'eux lors d'une fête des voisins organisé dans un village de la commune.

Plus de 50 ans ont passées mais l'un n'a pas changé il est reste égal à lui-même et se croyant drôle il reste bête.

Par contre côté féminin, j'ai eu la chance quelques années plus tard de connaître et apprécier celle qui fut en même temps ma confidente, et surtout mon AMIE, et cela sans aucune relation amoureuse.

C'était bibiche son vrai nom Nadine. Elle habitait à une dizaine de kilomètre de Gouzon ou ses parents tenaient une boucherie et un bar.

Comment je l'ai connu au tout simplement elle était l'amie d'une copine qui habitait Gouzon. Comme on le dit (même en algèbre l'ami de l'ami = l'ami) c'est tout simplement que sincère amitié est née.

Exactement c'était un soir de bal en fin de soirée ou petit matin dirons-nous je m'apprêtais à ramener Chantal et sa sœur Marie Thérèse qui avais profitées de ma voiture, quand s'approchant de moi Chantal me demanda si pouvais ramener quelqu'un de plus.

C'était Nadine qui était venue avec son petit copain du moment mais qui se trouvait sans moyens de transport pour rentrer chez elle, après une querelle d'amoureux.

Je me rappellerai toujours cette petite blonde en minijupe à la mine défaite et au rimmel qui avait coulé sur une de ses joues à cause des larmes de sa déception.

Je ne peux dire même aujourd'hui, si j'avais eu un coup de foudre, ou de la pitié ou tout simplement une lumière pleine d'amitié qui naissait.

L ambiances dans la voiture qui roulait direction de Bord st Georges lui fit du bien chacun plaisantait pendant que la radio diffusait son émission du samedi soir « inter danses ».

A un moment on entendit un bon vieux rock dont je me souviens encore du titre de cette chanson qui allait être la première danse que j'allais faire avec Nadine c'était BE-BOP-A-LULA interprété par Gene Vincent.

Sans prévenir mes passagères je stoppais ma voiture en invitant Nadine à venir danser ce rock et cela sur la national 145, dans les phares de la voiture, l'auto radio à fond que nous débutèrent d'abord timidement notre danse avant de suivre le rythme endiablé.

Chantal et sa sœur âpres que la surprise soit passée descendirent à leur tour pour profiter de cette piste de danse improvisée.

Une fois passé la folie de cette danse, essoufflés et en sueur Nadine me sautait au coup et me laissait une grosse trace de rouge à lèvres sur la joue en me disant ; « cela ne fait que quelques minutes que l'on se connait mais tu es mec super »

J'apprendrai plus tard que si elle n n'avait pas prononcée mon prénom c'est tout simplement qu'elle n n'avait pas prêtée attention lorsque Chantal nous avait présenté

Arrivé à destination ce fut qu'après l'échange de promesse de se revoir que nous nous séparâmes

L'occasion allait être encore plus rapide que je croyais. Mais je pense que le téléphone avait fonctionné car le lendemain dimanche Chantal me faisait part de son envie de retourner au bal à Sanat en me précisant de manière anodine « je crois bien que Nadine devrait nous rejoindre avec Nicole ».

J'avais pourtant autre chose de prévu ; c'était le jour de mon anniversaire. Mais une idée me vint à l'esprit vu que j'avais le traditionnel repas familial à midi alors pourquoi ne pas fêter avec mes amies lors d'un diner.

Je faisais part de mon idée à Chantal en lui demandant de proposer à Nadine et à Nicole de se joindre à nous. L'invitation était lancée et rapidement acceptée par toutes.

A moi maintenant de trouver un restaurant qui pourrait nous recevoir. Ce jour-là était mon jour de chance en effet le restaurant de la gare à Parsac pouvait nous recevoir le soir même en nous proposant un vrai menu de fête en l'occurrence un poulet au comté qui était un délice.

Tout le monde était au rendez-vous et qu'elle ne fut pas ma surprise de voir mes invitées les bras chargés de cadeaux. Comment et où avaient-elles pu se procurer tous ces présents ; parfum, écharpe en soie que j'ai encore, accoudoir range tout pour la voiture, alors que les commerces étaient fermés le dimanche.

Moi qui me considérai comme le mal aimé j'étais confus et gêné par toutes ces marques d'amitiés qui m'allaient droit au cœur.

C'était là un de mes plus beaux anniversaires qui reste encore présent dans ma mémoire comme si c'était hier.

Après un diner joyeux, agrémenté par quatre jeunes filles nous partîmes au bal.

Nicole qui transportait Nadine avait son petit copain qui s'impatientait du retard de sa belle.

Ne voulant pas augmenté le mécontentement de ce dernier Nadine me demanda si cela me dérangeait de l'emmener prendre son train pour Paris à la gare de Montluçon.

Le départ était à une heure. J'acceptais avec plaisir en précisant qu'il fallait que l'on parte un peu après minuit si nous voulions être à l'heure.

Maintenant direction le bal ou jusqu'à minuit nous enchaînâmes, toutes les danses que proposaient l'orchestre.

A l'heure dite nous étions en train de rejoindre ma voiture lorsque Nadine se rappela que sa valise était restée dans le coffre de la voiture à Nicole.

De retour au bal ont eu beau faire plusieurs fois le tour de la salle, mais pas de Nicole.

Je décidais de prendre ma voiture et faire le tour du petit bourg creusois afin d'explorer tous les petits coins sombres propices aux amoureux mais sans résultats.

Ne sachant plus quoi faire nous étions obligés d'attendre et ce n'est que vers une du matin, heure de départ du train pour Paris, que nous vîmes nos deux tourtereaux revenir la main dans la main vers le bal.

C'est simplement quand Nicole vit sa copine qu'elle s'exclama « ta valise » malheureusement le train était déjà loin et les larmes perlaient dans les yeux de Nadine. Je vais être lourdée dit-elle avant de fondre en sanglots.

Devant ce chagrin, je n'hésitais pas une seconde et déclarais à Nadine si trouve quelqu'un pour m'accompagner je t'emmène à Paris/

Sans même attendre sa réponse et devant sa mine stupéfaite je revenais dans la salle de bal ou j'avais vu un copain de Gouzon qui travaillait lui aussi dans la capitale.

Surpris au départ par proposition Jean Pierre acceptai d'être mon copilote.

Il ne fallait pas perdre de temps si l'on voulait que Nadine embauche à l'heure.

Après un court crochet par Gouzon, afin de rassurer ma mère que je ne rentrais pas coucher du fait que je ramenais un copain qui était en panne et je restais chez lui pour la nuit.

C'est à une allure folle que les kilomètres défilaient, il n'y avait pas limitation de vitesse.

Tant dis que Jean Pierre et moi nous surveillons la route, Nadine douillettement installée sur la banquette arrière dormait d'un sommeil profond.

La rapidité avec laquelle nous avions effectué notre trajet fit que lorsque nous avons traversé le pont enjambant la voie ferrée à Vierzon le train de Montluçon était à quai.

Mais nous ayant décidé de « monter » à Paris et rien nous arrêterai.

A six heures du matin je garais la voiture boulevard Crozatier près de la gare de Lyon.

Nadine nous proposa de monter à l'appartement qu'elle partageait avec une Co locataire.

Au troisième étage, devant la porte, il fallait se rendre à l'évidence Nadine ne retrouvait pas ses clefs. Il n'y avait qu'une solution, il fallait sonner pour réveiller sa Co locataire.

Après un bon moment on entendit le bruit de verrou que l'on actionnait. La porte s'ouvrit en grand et on découvrait une petite femme un peu ronde, en nuisette transparente, les yeux encore gonflés de sommeil qui fut tellement surprise de notre présence ne pensa pas à protéger sa pudeur.

De notre côté Jean Pierre et moi, après une nuit blanche, et surpris par le spectacle n'ont même pas pensé à se détourner la tête afin que cette gentille demoiselle que l'on venait de réveiller puisse enfiler un peignoir.

Après un petit déjeuner rapide il était l'heure de l'embauche pour Nadine.

Nous n'allions pas la laisser partir seule à son travail .C est en voiture qu'elle fut déposée devant une banque du boulevard Hausmann.

Un rapide au revoir ponctués de bises et de remerciements et Jean Pierre et moi en nous regardant on se posait la question : « la route de Gouzon c'est où ? »

Heureusement que nous étions au mois d'août et la circulation n'était pas trop chargée malgré cela j'ai bien eu droit à quelques coups de klaxons accompagnés de doux qualitatifs coutumiers des chauffeurs parisiens.

Après quelques péripéties comme avoir fait trois fois le tour de la place de la Bastille pour enfin pouvoir me glisser dans la bonne direction.

Ce n'est qu'au moment où j'ai vu un panneau indicateur « porte d'Italie » que nous fîmes un ouf de soulagement.

Nous étions dans la bonne direction.

Le chemin retour se passa sans problèmes même s'il nous parut plus long qu'à l'aller.

Cette première escapade était le début d'une solide amitié et connivence qui allait durer de nombreuses années.

La liste de tout ce qui nous liait serait longue et j'aime mieux garder pour notre « jardin secret » certaines choses. Si tu lis ces lignes « bibiche » je pense que tu seras en accord avec moi car l'amitié pure entre une fille et un garçon est rare et c'est pour cela que je garde pour nous seuls nos secrets de jeunesse.

Bien sûr il d'autre expéditions qui avec le recul dû à l'âge me fait dire que l'inconscience de la jeunesse n'avait pas de limite.

Un exemple un premier mai Nadine et Chantal avait trouvé un travail saisonnier à Soulac en Gironde. A cette époque je travaillais à Agen, le pays des pruneaux. C'est presque la même direction à 200 kms prés et donc en toute logique au terme du week-end je ramenais les deux demoiselles à leur travail.

Nous avions prévu de partir en fin d'après-midi mais il faisait un temps splendide et personne n'avaient vraiment envie de partir.

Le temps c est écoulé plus vite que l'on croyait et ce n'est que vers minuit que je prenais la route avec plus de 650kms à parcourir.

Même si le trajet c est déroulé sans trop de problèmes si l'on veut mettre à part un gros orage à Angoulême et peut être la traversée de Bordeaux ou les CRS nous ont guidés pour prendre la route de Soulac car nous étions perdus dans les docks du port.

Le principal était que tout le monde était certes fatigué mais à l'heure à son travail.

Il y avait des moments qui me mettaient un peu mal à l'aise je le confesse aujourd'hui

. Les parents de Nadine me voyant très souvent ont pu croire qu'il existait une relation autre qu'amical entre leur fille et moi.

De ce fait je me suis retrouvé à leur table pour fêter l'anniversaire de l'un ou de l'autre.

Mais en fin de compte c'est la plus belle amitié que j'ai eue dans ma vie avec une fille.

La vie à continuer pour chacun et c'est avec regret que nous sommes perdus de vue.

Mais 40 ans après, une journée qui pour moi fut un merveilleux moment.

Jean Yves mon complice de toujours et bien sûr toujours présent dans les bons moments comme le coup du lapin et bien d'autres rigolades, et moi avons organisé le repas des 60 ans.

Mais pour revenir à l'organisation Jean Yves et moi d'un commun accord prit la décision d'élargir le groupe des « 60ans » et de convier les amies et amis qui n'était pas de 1948 mais que l'on avait côtoyé à participer à cette journée.

Bien sur les tâches furent partagées mais il y en a une que je m'attribuais d'office c'était de retrouver mon Amie « Bibiche ».

Après mettre un peu renseigné, j'ai appris que les parents de Nadine avait pris leurs retraites à quelques kilomètres dans petit village sur le bord de la nationale 145.

Je les contactais par téléphone,
L'accueil fut très chaleureux et les souvenirs des bons moments refirent surface et ils furent enthousiaste quand je leur expliquais l'objet de ma démarche.

C'est comme cela que je réussi à avoir les coordonnées de Nadine.

Aussitôt après avoir écourté, faut bien le dire, la conversation avec ses parents je composais le précieux numéro.

Après quelques sonneries qui parurent très longues j'eu le plaisir d'entendre une petite voie qui n'avait pas changée et qui me rappelai tant de souvenirs.

Ne voulant pas me dévoiler de suite pour augmenter mon effet de surprise mes premières paroles furent : « Allo Bibiche ».

Après un moment d'hésitation à l'autre bout du fil j'entendais : « c'est quelqu'un qui me connait mai, vous êtes qui ? ».

A l'énoncé de mon nom se fut un ; « Alain…….. ! » rempli de joie.

Après une longue discussion où se mêlait le passé et aussi le présent de chacun je lui présentais mon invitation à venir se joindre à nous lors du rassemblement que nous préparions.

Nadine toutefois enchantée de cette invitation malgré la distance qui nous séparait accepta avec empressement d'être présente ce jour là

De son côté Jean Yves avait trouvé d'autres personnes tout aussi enchanté de participer à cette réunion.
Mais il trouva aussi un restaurant qui avait deux avantages le premier il était tout proche de Gouzon et le second le cadre enchanteur du golf de la Jonchère était pour nous seul.

Enfin je jour dit arriva, le rendez-vous était fixé 14 h. En tant que coorganisateurs le duo Jean Yves et votre serviteur il se devait que soyons les premiers afin
D'accueillir les invité(es).

Je dois reconnaitre qu'il me fallut quelques minutes pour reconnaitre certains de mes congénères par exemple un barbu qui arrivai d'Orléans et qui était un de meilleur ami Renzo.

Par contre qu'elle ne fut pas mon plaisir d'apercevoir une charmante dame descendre de sa voiture noire et dès qu'elle se retourna je reconnus celle que n'avais pas revu depuis ans : Bibiche.

Je crois que de son coté il n'y a pas eu plus d'hésitation que du mien et c'est avec empressement que nous nous dirigeâmes l'un vers l'autre pour s étreindre

longuement avant de pouvoir parler tellement l'émotion était forte et nous rendais muet.

Ce moment passé les souvenirs mutuels refirent surface avec tous les moins bons moments passes ensemble.

L'après-midi commençait bien et allait se poursuivre dans cette ambiance cordiale et chaleureuse.

Une majorité d'invites était présent mais vu la chaleur qui régnait ce jour-là c'est sous un chêne séculaire que confortablement assis à l'ombre nous goutions au plaisir des retrouvailles
Des copains ou copines perdues de vue depuis longtemps.

Des discussions animées relataient
Les anecdotes de la vie présente de chacun.

Pour ma part j'avais retrouvé chez mes parents les fameuses photos d'écoles ou beaucoup d'entre nous figuraient. En examinant ces précieux documents, témoin du temps passé.

Je ne surpris pas mal de membre du groupe en citant pratiquement la totalité des écoliers et instituteurs figurants sur ces archives.

Mais malheureusement c'est à ce moment que nous nous somme aperçut que plein d'amis nous avais quittés.

Permettez-moi d'ouvrir une parenthèse à mon récit, comme je l'ai expliqué nous étions deux à avoir organisé cette journée.

Je ne me doutais pas que quelques semaines plus tard nous devions nous retrouvez avec beaucoup amis autour du cercueil de mon complice de toujours ; JEAN YVES

Je te dédie cette ouvrage et sache que là où tu es nous gardons en nous l'homme jovial et bout entrain que tu étais.

Mais Jean Yves ne fut pas le seul à disparaître et j'ai une pensée pour Marcel et toi et son épouse Annick si cruellement touchée.

Fermons la parenthèse et revenons à cette journée remplie du bonheur de se retrouver.

Après un appris en plein air ou tous les convives trinquaient et commençaient à retrouver la bonne humeur qui était notre au temps de l'insouciance des années 60.

C'est un repas gastronomique qui nous fut servi et c'est des rares moments ou presque tout le monde préférait déguster que parler.

Pendant le repas « le DJ » sous les recommandations de Jean Yves lançait les airs à la mode sur lesquels nous avions tant dansé.

CHAPITRE 4

LE BAL DES CONSCRITS

Même si le conseil de révision n'existait plus et était remplacé par les fameux « 3jours »la tradition perdurait avec le banquet et le bal des conscrits.

On se sentait presque des hommes et déjà nous voulions refaire le monde 1968 approchait et des idées libéralismes voyaient le jour.
Contrairement à ce que nous voyons aujourd'hui autour de nous il n n'était pas question de drogue ou de beuverie extrême.

Je ne cacherai pas que nous n'étions pas sans défauts et ils nous arrivaient de fumer quelques cigarettes ou de boire « triple sec ou Marie Brassard » mais exagération.

Notre plaisir avant tout était de faire la fête en allant au bal et comme nous allions avoir 18 ans pourquoi ne pas organiser Notre bal des conscrits

L'idée était lancée, maintenant il fallait la concrétiser.

La première étape fut de recenser tous les garçons et les filles nées sur la commune ou y résidant. Pour cela je tiens à remercier pour la secrétaire de mairie de l'époque « Melle Au couturier » qui nous a bien aidée dans nos recherches.

Et qu'elle ne fut pas notre surprise, de compter 18 filles et 18 garçons nées en 1948 et habitant Gouzon

Le petit groupe qui s'amusait à mettre un lapin empaillé sur les routes, était maitre d'œuvre de l'organisation. Il fut décidé de faire une réunion en invitant seulement les garçons.

Monsieur Debelut (le pharmacien que nous avions piégé avec le lapin) qui était maire à l'époque nous ouvrit les portes de la mairie afin que nous puissions aborder les questions essentielles ; » où ? quand ? comment ? et qui mènerait l'entreprise.

A ma grande surprise la majorité des participants me désignaient pour que je prenne la présidence de cette organisation avec l'aide d'un secrétaire et d'un trésorier.

Voilà comment à 17 ans j'étais au pied du mur et il fallait monter de toute pièce cette manifestation. C'était une première pour moi mais qui me servira plus tard dans ma vie bénévole.

La première décision était de demander à chaque conscrit une participation financière afin de couvrir les premières dépenses ensuite il fallait choisir une date qui convienne à tous et qui ne se chevauche pas avec d'autres bals aux alentours.

Une fois la date arrêtée et afin de faire les choses dans les règles, une idée de faire des cartons d'invitation pour les demoiselles fut acquise.

Après cette première réunion, le train était sur les rails maintenant il fallait trouver le restaurant, le loueur de « parquet salon » et bien sur l'orchestre ainsi que l'autorisation communales.

Pour ce qui est du restaurant la tâche était facile pour moi.
Du fait de l'existence de l'hôtel Beaune, qui était pour moi ma seconde maison car comme je vous l'ai déjà écrit, j'étais le seul « gamin » du quartier et je n'y avais que la rue qui me séparait de l'hôtel.

Après avoir rencontré Madame Beaune qui fut pendant mes jeunes années la voix de ma conscience et qui se réjouit d'organiser ce banquet ou j'étais conscrit.

Ce fut le chef de cuisine que tout le monde appelait par respect mais peut être aussi par crainte Monsieur Robert qui me proposa un menu digne des meilleures tables de la région.

Ensuite il fallait trouver un loueur qui serait disponible à la date que nous avions choisie.

Pour cela il fallut aller à Leitriex ou un loueur très connu disposait de plusieurs « parquet salon »

Par chance il y avait eu une annulation et comme cela nous pouvions disposer ce que l'on désirait.

Les démarches ne s'arrêtaient pas là, suite à la décision prise en réunion concernant les invitations pour les filles il fallait trouver un imprimeur.

Bien sûr il n'y avait qu'à Guéret que l'on pouvait trouver cet artisan

Il nous restait ce qui fut le plus difficile pour nous, le choix d'un orchestre afin de faire coïncider nos envies et nos moyens.

Après plusieurs échecs soit trop chère ou pas disponible la chance une fois de plus était de notre côté.

En effet un samedi soir Michel qui avait une 4cv rouge nous emmena au bal à Agly qui est un petit village entre Aubusson et Chambon sur Voueize.

Je compris très vite pourquoi Michel tenait à tant à venir à ce bal, en effet une petite amie l'attendait et cette dernière avait une sœur avec laquelle je dansais une grande partie de la soirée.

Mais comme parfois l'utile peut se joindre à l'agréable ce bal était animé par un orchestre de jeunes qui nous était totalement inconnu et qui correspondait parfaitement à ce que nous recherchions.

Dès la fin de la soirée l'affaire était conclu.

Après avoir présenté notre travail aux copains et avoir eu leurs approbations il n'y avait plus qu'à attendre le grand jour.

Mais avant cela il fallait faire connaitre notre manifestation afin d'attirer le plus de monde possible pour cela il fallait coller les affiches ou les distribuer chez les commerçant des bourgades voisines car à l'époque radio France creuse ainsi que les réseaux sociaux n'existaient pas.

Bien peu de monde avait le permis de conduire et encore moins une voiture.

Heureusement il y avait des parents compréhensifs comme ceux de Dany qui ont prêtés leur DS toute neuve pour faire un circuit sur Guéret.

Nous avions aussi la chance d'avoir Michel et sa 4 CV, mais le circuit qui était prévu fut mouvementé et aurait même pu être tragique.

En effet Michel travaillant chez un carrossier n'était libre que le soir et c'est donc de nuit que nous devions faire un circuit par Lussat, Chambon et devions continuer sur Budelière mais dans la cote sinueuse qui aboutit à cette localité notre chauffeur ébloui par une automobile arrivant en sens inverse monta sur l'accotement qui à cet endroit était relativement haut.

La voiture déséquilibrée partit en tonneau avant de se stabiliser sur le toit.

Sur le moment nous n'avions pas eu le temps d'avoir peur mais ce qui nous affola en c était de sentir un liquide visqueux.

Notre première pensée fut, l'un de nous saignait, nous avions simplement oublié que le passager avant avait un sceau de colle callé entre ses jambes et c'était ce sceau renversé qui nous avait copieusement crépi. Après avoir découvert notre méprise il fallait sortir rapidement car nous sentions les odeurs d'essence et quand on connait la 4CV nous savions que le réservoir se situait juste au-dessus du moteur avec le risque que le carburant s'enflamme au contact des pièces brulantes. Nous avions beau pousser sur les portières mais impossible de les ouvrir du fait que les gouttières avaient été écrasées et bloquaient l'ouverture des portes.

On dit quelque fois que la peur décuple les forces, se fut vraie ce soir-là. En conjuguant toutes nos forces une portière céda et nous pûmes enfin sortir soulager de ce piège qui aurait pu être mortel.

Après avoir regagné le village voisin des copains vinrent nous chercher mais qu'elle ne fut pas notre surprise de les voir prendre un fou rire dès qu'ils nous ont aperçus.

En effet la colle qui s'était renversée sur nous de la tête au pied nous avait permis d inauguré avant la date les coiffures punks des années 80.

A part cet incident qui aurait pu être tragique le reste des préparatifs se déroula sans encombre.

Enfin le grand jour approchait et c'est avec plaisir que nous vîmes arriver l'entreprise qui nous louait le « parquet salon » c'est comme cela qu'à cette époque on nommait ce genre de chapiteau qui allait de bourgade en village et qui permettait aux jeunes creusois d'aller danser.

Dès le montage terminé nous prîmes possession de l'édifice afin de le décorer à notre goût et de poser un éclairage spécial slow.

Enfin le grand jour est arrivé.

Le rendez-vous était fixé au bar des parents de Jean Yves. Les premiers arrivés étaient déjà attablés avec un verre de bière devant eux.

La soirée risquait d'être longue pour ces adeptes de la boisson.

Quand tout le monde fut arrivé, la première chose a été de faire prendre en photo ce groupe de jeune ou la parité était parfaitement respecté ; 18 filles 18 garçons.

Jojo le correspondant local du journal la Montagne eut bien du mal à assagir cette bande qui avait tendance à s'étaler et de ce fait ne rentrait pas en entier dans l'objectif.

Enfin il libera tout le monde et c'est bras dessus dessous que les joyeux lurons que nous étions firent le traditionnel tour de ville en chantant des airs plus ou moins grivois, ponctués des exclamations

De « LA CLASSE ».

Cette cavalcade était bien sûr ponctuée d'arrêt fréquent dans les bistrots du bourg.

Il y avait certes la chaleur et les chants qui auraient pu déclencher se besoin d'hydratation. Je crois aussi qu'il y avait ce besoin de se sentir un homme et faire comme une partie masculine de Gouzonnais, se croyant plus fort en « Tenant « l'alcool.

L'après-midi se terminant il était temps de se rapprocher du restaurant afin de ne pas être en retard pour l'ouverture du bal.

Le repas fut délicieux et joyeux chose un peu inhabituel pour le restaurant de l'hôtel Beaune qui était à l'époque un rendez- vous gastronomique. Il n'était pas rare de rencontrer de personnalités politique comme des champions cyclistes et même des vedettes de cinéma.

L'explication est que ce restaurant était répertorié dans le guide Michelin.

Tout le groupe heureux et repus d'avoir dégusté des mets recherchés se dirigea au bal ou la foule des grands jours était présente. Il fallait jouer des coudes et des épaules pour pouvoir accéder à la piste de danse avec sa cavalière.

Et c’est ainsi que jusqu’au petit matin l’orchestre su donner l’ambiance que nous souhaitions.

Mais de tels efforts avait aiguisé l’appétit de certains qui vinrent me trouver pour savoir s’il n’était pas possible de manger une soupe à l’oignon pour clore cette folle nuit.

La chance était avec nous Monsieur Robert le chef de cuisine n’était pas couché
Et accepta notre requête.

Après avoir repris des forces avec la délicieuse soupe il n’était pas question de rentrer sagement se coucher, je parle pour les garçons, un grand nombre pour ne pas dire la totalité des filles avaient regagnée le foyer parental.

Il était bien connu tout au moins dans notre douce Creuse que le soir ou plus tôt au petit matin les « conscrits » avait l’habitude c’était presque une tradition de faire des « niches » aux habitants du bourg.

C’est ainsi que des pots de fleurs changeaient de fenêtres au grand dam de leurs propriétaires qui devaient faire le tour du quartier afin de retrouver leurs biens.

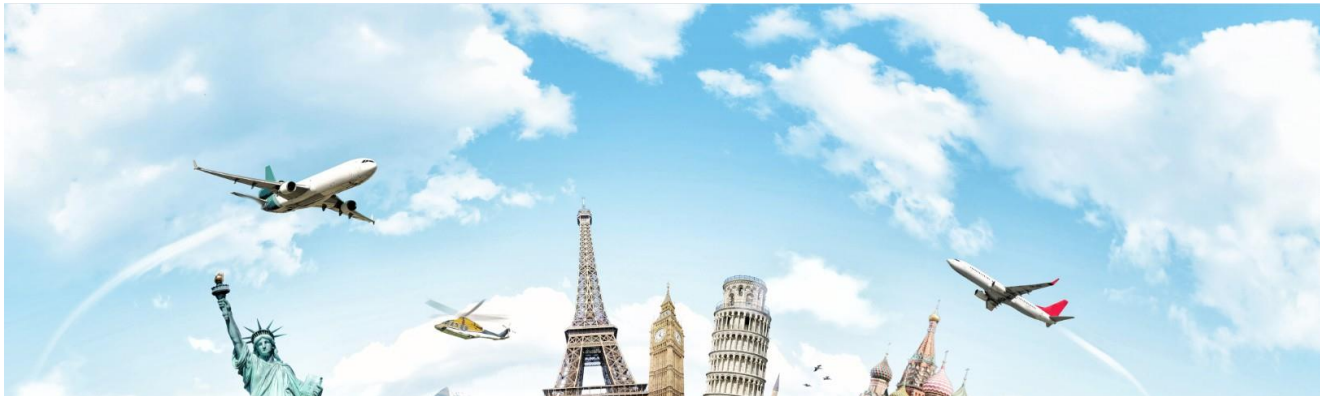
Il y avait des panneaux publicitaire tel qu’une boucherie charcuterie avec une flèche indiquant le commerce se retrouvait devant l’entrée du médecin. Ce dernier appréciait notre humour (ce n’était pas la première fois) par contre le boucher rallait car c’était lui, le matin, qui devait ramener seul le panneau devant sa boutique.

Je ne peux citer tout ce qui fut déménagé ou échangé, la liste serait trop longue.

Il était environ 7 heures quand nous allions nous séparer, quand une bonne odeur de pain frais est venu nous chatouiller les narines. C’est ainsi que la petite bande se dirigea vers le fournil le plus proche.

Le boulanger avait peut-être anticipé notre passage, une table était dressé dans un coin de la boulangerie sur laquelle une grosse panière de croissants tout chauds et cafetière fumante nous attendaient. C’était cela la convivialité dans un petit village comme le nôtre.

EPILOGUE



La préparation et le déroulement de cette journée festive fût pour moi, je ne le savais pas encore, ma dernière vraie liberté.

En effet quelques semaines après je partais pour Montélimar avec un engagement de 5 ans dans la poche.

Que les jours m'ont paru longs et pénibles. Il fallait se plier à une discipline de fer orchestré par des sous- officiers que qualifieraient de sadiques et brutaux pour certains.

Il fallait encaisser et surtout se taire pour ne pas attirer les foudres.

Après deux mois de formations durant lesquels les sorties en villes nous étaient interdites ce fut la formation technique.

Un jour ou nous étions en cours un officier demande si parmi nous, il y avait des volontaires pour partir outre-mer et sans préciser la destination.

N'ayant aucune envie de prolonger mon séjour dans la Drôme me levais la main.

Le temps passait avec toujours les mêmes exercices et les mêmes brimades sans oublier que le réfectoire nous servait ni la qualité ni quantité au vu des efforts que l'on demandait.

En général nous avions droit à au moins une marche commando (pour ceux qui ne connaissent pas ; 10km en moins d'une heure si non le retour se faisait à

pieds) une marche forcée (30 KM) tous les deux semaines et un raid de pratiquement 150km tous les trois mois et tout cela était souvent ponctue par des parcours du combattant.

Et puis un jour cinq d'entre nous, lors du rapport méridien, furent convoqués à l'infirmerie.

Le lendemain nous eûmes droit à une visite médicale complète, rien nous fût épargné, prise de sang, radio, analyse d'urine et bien sûr consultation par le major. A la fin de l'examen, me donnant un peu de courage je posais la question ; « pourquoi une telle visite médicale ? ».

Le major qui sous sa rigueur militaire cachait un bon père de famille et il me répondit ; « tu es inquiets petit eh bien je t'annonce que dans un mois tu seras dans l'avion pour Tahiti.

La nouvelle était tellement inattendue que je restais muet. Un mois c'est long et court à la fois quand toutes les formalités à accomplir en l'occurrence les autorités firent un examen spécialement à deux d'entre nous afin que nous puissions avoir le droit de prétendre au grade de sous-officier.

Une permission de 48h afin de dire un bref au revoir à nos familles puis le transfert sur Paris ou nous avons fêté notre prochain départ par une virée dans les boites de nuit de Pigalle.

Le lendemain de ces agapes et de bon matin direction l'aéroport du Bourget.

L'embarquement se fit à bord d'un DC4 de la TWA. Mon baptême l'air à 18 ans était Paris, Montréal, los Angeles et enfin Papeete.

Une des premières lettres envoyées à mes parents commençait ainsi…
« J'ai quitté l'enfer pour le paradis »

C'est vraie que pratiquement pendant deux ans que dura mon séjour en Polynésie la vie eu un goût de club Med.

Bien sur on travaillait avec les contraintes militaires qui n'avaient rien à voir avec ce que l'on venait de connaître en métropole.

D'abord nous faisions la journée continue de 7h à 13h30 et ensuite quartier libre

Souvent l'après-midi commençait à la plage à se baigner ou à faire de la plongée sous-marine et dès que le soleil déclinait c'était direction le centre de Papeete.

Nous faisions le tour des dancings qui a cette époque était très couleur locale tel que le Lafayette, le Queens et bien d'autres où se côtoyait danses modernes comme les danses traditionnelles telle que le tamouré.

Pour cette danse traditionnelle il était de bon ton que ce soit les tahitiennes avec leurs longs cheveux bruns dans lesquels était fiché la fleur de tiaré avec son parfum enivrant qui se mélangeait avec l'odeur de monoï qui se dégageait de l'opulente chevelure.

Ce fut lors d'une de ces soirées que je fis la connaissance d'une belle Tahitienne dont le prénom n'avait rien d exotique, en effet elle s'appelait France ce qui pouvait être un paradoxe.

Plus tard, en plaisantant ou pour peut-être me justifier je disais que ce qui avait guidé mon choix, était le mal du pays.

Mais en fait les tahitiens sont très attachant et accueillant mais je dirais aussi dans leurs mœurs et coutumes.

Qu'elle ne fut pas ma surprise quand que quelques temps après avoir fait la connaissance de France ses parents m invitaient à venir séjourner chez eux.

J'étais le gendre de la famille. Je dois confesser que mes « beaux-parents » étaient adorables et me considéraient comme le fils de la maison.

Les premiers jours ont été difficiles pour moi, ceux qui connaissent un faré (hutte tahitienne) le comprendront. En cette habitation n'a qu'une seule pièce et tout le monde dort pratiquement côte à côte seulement séparé par les moustiquaires qui enveloppent chaque couchage

Alors être allongé près de mon aimée et cela à un moins d'un mètre de ces parents d'un côté et idem pour les frères et sœurs de l'autre.

Que de souvenir, avec Moutam le papa de France, lorsque nous partions à la pêche avec la fameuse pirogue tahitienne a balancier et que nous affrontions l'océan Pacifique qui n'a que le nom.

Quelques fois c'était des visiteurs indésirables qui tournaient autour du frêle esquif et que nous montraient leurs ailerons.

Ce n n'était pas le moment de laisser trainer un pied ou une main dans l'eau.

Une autre pêche que j'aimais beaucoup, était la pêche à la langouste. Les soirs de pleine lune à marée basse il suffisait d'atteindre le récif de corail armé d'une fourche à deux dents, d'une lampe électrique, et d'un sac.

La chasse commençait à remplir rapidement le sac tant la population de langouste était importante

A notre retour c'était soit des pleines lessiveuses qui bien remplies attiraient amis et voisins ou tout simplement d'immenses barbecues ou chacun faisait cuire à son gré.

Quand nous ramenions des poissons c'était le rôle des vahinés de préparer la recette nationale du poisson cru.

Je vous rassure de cru il n'a que le nom car après avoir été nettoyé, dépecé et coupé en petits morceaux elles le mettaient à macérer dans du lait de coco avec des citrons verts.

C'est après de longues heures que bien égoutté il était servi souvent avec une salade de pomme de terre.

Mais aussi les fêtes autour du four tahitien ou tout le quartier « des bains loti » c'est le lieu-dit ou j'habitais, participait jusque tard dans la nuit ou chants, et danses rythmaient les ripailles, de poissons, cochons de lait, et légumes tous cuit à l étouffé cousus dans des feuilles de bananier et recouvert de sable.

Je reconnais à mon retour en France j'étais repus de poissons et de crustacés mais surtout la saveur n'était plus la même.

Durant ces deux années mon travail m amenait à me déplacer dans toute la Polynésie, que de merveilles Bora-Bora , Hao, Mururoa, Totégégie et bien d'autres.

Une chose que je n'ai pas encore décrit c'est le rêve coloré de mes plongées uniquement avec un tuba ou avec un scaphandre autonome.

Comment pourrais-je vous décrire les fonds marins de cet endroit ou une multitude de poissons colorés ou énorme comme les mérous nous croisaient dans une pure indifférence.

Par mesure de prudence même dans ce décor féérique de coraux en fleurs nous plongions toujours à deux afin prévenir toute attaque de voisins bien moins paisibles.

En effet ces eaux cristallines abritaient des murènes, des nonos qui est un coquillage dont la piqure peut être mortelle et bien sur les requins

Il fallait aussi attention à certaines plantes urticantes tel que « le pouf de belle-mère » qui avec ses couleurs magnifiques attirait l'œil, mais il ne fallait pas mettre la main ou s'assoir comme sa forme vous invitait à le faire.

Pour toutes ces découvertes je remercie Moutam on va dire mon beau père de l'époque qui m'a appris découvrir une autre façon de vivre et à respecter ce que dame nature, très généreuse, en Polynésie nous offre. Ce n n'est pas un touriste qui revenait de Tahiti mais un indigène qui inquiéta mes parents le temps de ma réadaptation.

Toutes les bonnes choses ont une fin et malgré des prolongations de séjours répétées et refusées il fallait faire ma valise.

Je ne vous cacherai pas que c'était le cœur serré que je quittais ce paradis avait tous ces gens qui m'avaient accueilli et que j'aimais.

Le voyage retour avais un goût amer même découvrant à travers les escales Nandi, Nouméa, Darwin, Djakarta, Kolaloumpour, Athènes et enfin Paris et ma chère Creuse.

Après quelques semaines de permissions j'étais nommé à l'Ecole Militaire Interarmes d'Agen dans le Lot et Garonne.

Cette localité distante d'un peu plus de trois cent kilomètres de Gouzon me permettait de venir assez souvent en permission.

Et lors d'une de ces permissions, au bal bien sûr, je rencontrais une jeune coiffeuse qui travaillait à Gouzon et avec laquelle nous avions fréquenté les mêmes classes.

Alors que beaucoup de choses nous opposaient, elles qui avait très malheureuse d'abord orpheline de mère quelques mois âpres sa naissance et ensuite très malheureuse par la vie que lui faisait mené la seconde femme de son père alors que moi fils unique dorloté pour ne pas dire chouchoute par mes parents et grands parent la vie nous rapprocha.

De cette union naquit une fille Catherine et maintenant il y a plus quarante que le long fleuve pas toujours tranquille nous a bercé

LA BOUCLE

ETAIT

BOUCLEE

Je dédie ce livre à mes parents

Grands parent

Mais aussi à tous les « copains » qui nous ont quittés beaucoup

Trop tôt

Jean Yves, Jean Loup, Jacquy ; Maurice. Marcel……

Et à tout
Les Gouzonnaises et Gouzonnais

Qui ont connus ou qui vont découvrir

Le GOUZON DES ANNEES 60

Comme vous avez pu analyser à travers ces lignes Gouzon a été le village de ma jeunesse ou j'ai été souvent heureux bercé par l'amour parentale et j'ajouterai de mes grands-parents mais aussi frustré et déçu par beaucoup que je croyais être des amis mais qui n'étaient que des profiteurs qui abusaient de ma générosité et qui me critiquaient et me raillaient à la première occasion.

Je ne peux pas appeler ces gens mes amis. Surtout qu'avec l'âge on reconnait plus vite l'ivraie du bon grain.

Mais comme je vous l'ai écrit j'ai pris comme épouse une Gouzonnaise avec laquelle nous avons fréquentés la même école et les mêmes classes.

Maintenant tous les deux retraités nous aimons venir gouter à la douceur et la tranquillité de ce beau pays Marchois

Dans une petite maison qui nous appartient

C'est un vrai bonheur de retrouver les sentiers ou nous avons aimés nous promener, les ruisseaux ou Alfred m'emmenait pécher (hum) si on peut dire, ou faire de belle récolte de champignons dans les bois des alentours.

Mais c’est aussi se remémorer nos blagues estivales avec certains copains qui ont quittés la Creuse mais reviennent on va dire en pèlerinage dès que l’occasion se présente

Gouzon

Est mon pays